



LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXX

MICHEL BALIVET

ANTHOLOGIE D'HISTOIRE
OTTOMANE

LES DEUX PREMIERS SIÈCLES
(XIVE-XV^e siècles)

2005

SA

12323

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



LES CAHIERS DU BOSPHORE XXX

© 2004 Les Éditions Isis

Publié par les Éditions Isis

Sensory 204 10

Bosphore, 34070 Jaspoul

Tel : (0210) 32152 51

Fax : (0210) 32150 60

e-mail: isis@leisipress.com

www.leisipress.com

Première édition 2004

ISBN 975-488-207-6

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



© 2004 Les Éditions Isis

Publié par les Editions Isis
Şemsibey Sok. 10
Beylerbeyi, 34676 Istanbul
Tel.: (0216) 321 38 51
Fax.: (0216) 321 86 66
e-mail:isis@tnn.net
www.theisispress.com

Première édition 2004

ISBN: 975-428-267-6

LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXX

En guise de préface :

Michel BALIVET

ANTHOLOGIE
D'HISTOIRE OTTOMANE

LES DEUX PREMIERS SIÈCLES
(XIV^e-XV^e siècles)

FAITS et TEXTES

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



LES CAHIERS DU BOSPHERE
XXX

Michel Balivet est professeur à l'université d'Aix-Marseille I. Il y enseigne l'histoire des croisades, ainsi que l'histoire byzantine et turque. Il a déjà publié aux Éditions Isis *Romanie byzantine et pays de Rûm turc : histoire d'un espace d'imbrication gréco-turque* (1994), *Islam mystique et révolution armée dans les Balkans ottomans : vie du Cheikh Bedreddîn le "Hallâj des Turcs"* (1995), *Byzantins et Ottomans : relations, interaction, succession* (1999) et *Les Turcs au Moyen-Âge : des Croisades aux Ottomans* (2004).

© 2004 Les Éditions Isis



05 6A 12323

www.editionsisis.com

LES DEUX PREMIERS SIÈCLES
(XIVe-XVe siècles)

ISBN 978-2-82-327-6

FAITS et TEXTES

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



En guise de préface :

Le genre de l'anthologie ou du florilège a longtemps régné sans partage sur les Belles-Lettres et à juste titre, me semble-t-il : de célèbres chrestomathies ont formé des générations d'étudiants en lettres, philosophie ou histoire. Pour ne parler que de la production francophone, les études littéraires françaises des années 60-80 ont été dominées par l'incontournable sélection de textes classiques du manuel *Lagarde et Michard*, de même que les jeunes historiens, dès avant la deuxième guerre mondiale abordaient les sources au travers de "morceaux choisis" par des historiens prestigieux, dans des collections comme les *Textes et Documents d'Histoire* des Presses Universitaires de France.

Pédagogiquement, bien que le genre anthologique soit parfois décrié pour son caractère supposé "subjectif", voire "conformiste", il reste un moyen essentiel d'initiation aux sources premières, en dehors desquelles il n'est point de véritable analyse historique. Pour avoir utilisé, par exemple, avec un grand profit pendant presque vingt années d'enseignement d'histoire du Proche-Orient médiéval en université, les très pratiques *Chroniques arabes des Croisades* de Francesco Gabrieli, je peux témoigner directement du goût "d'en savoir plus" que provoque ce genre d'ouvrages chez des étudiants intéressés qui n'hésitent pas ensuite à s'engager dans l'étude de langues dites "orientales" comme le turc, le persan ou l'arabe.

Or, à ma connaissance, rien de bien systématique en guise d'anthologies de textes introductifs à l'histoire ottomane n'a vu le jour jusqu'à présent, pour illustrer par les textes les nombreux travaux historiques publiés ces dernières années sur l'Empire ottoman, tant en Europe qu'aux États-Unis. C'est ce manque à combler qui explique l'élaboration du petit florilège de documents historiques présenté ici, lequel devra être abordé par le lecteur plutôt comme un essai didactique à perfectionner ultérieurement que comme un travail définitif, en un champ textuel ottoman extrêmement étendu dans le temps et dans l'espace.

C'est pour cette dernière raison aussi que l'anthologie se limitera volontairement à l'histoire des deux premiers siècles de la dynastie issue d'Osmân, période formative essentielle où se construit et se pérennise la puissance turque sur l'Anatolie et sur l'Europe orientale. Cette période paraissait telle au grand historien ottoman İdrîs de Bitlîs (mort en 1520) qu'il intitula sa célèbre chronique, les "Huit Paradis" (*Hasht Bihisht*), lesquels, selon l'écrivain, représentaient les règnes des huit premiers souverains ottomans, d'Osmân à Bâyezîd II.

Par la suite, si la tentative s'avère réussie, ce petit ouvrage pourrait s'intégrer dans une collection de textes pré-ottomans et ottomans couvrant l'ensemble de l'histoire de l'Empire des sultans, depuis la mise en place d'un État turc en Anatolie et au Proche-Orient au temps des Seldjoukides (XI^e-XIII^e siècle), jusqu'à la fin du sultanat osmanli au lendemain de la première guerre mondiale. Cela nécessiterait plusieurs volumes de textes confiés à des spécialistes des diverses périodes de la multiséculaire histoire ottomane.

Les textes ici présentés sont précédés d'un rapide exposé factuel, avec bibliographie, destiné à les intégrer dans leur contexte historique et à améliorer ainsi leur lisibilité que renforcera également, pour chaque document, un paragraphe introductif spécifique.

Or, à ma connaissance, rien de bien systématique en guise d'anthologies de textes introduits à l'histoire ottomane n'a vu le jour jusqu'à présent, pour illustrer par les textes les nombreux travaux historiques publiés ces dernières années sur l'Empire ottoman, tant en Europe qu'en États-Unis. C'est ce manque à combler qui explique l'élaboration du petit florilège de documents historiques présentés ici, lequel devra être abordé par le lecteur plutôt comme un essai didactique à perfectionner ultérieurement que comme un travail définitif, en un champ textuel ottoman extrêmement étendu dans le temps et dans l'espace.

DU "MOYEN-ÂGE" SELDJOUKIDE
AU "MOYEN-ÂGE" OTTOMAN ;
UN BREF SURVOL EN GUISE
D'INTRODUCTION

*La première implantation turque (Anatolie centrale et orientale) :
les Seljoukides d'Asie-Mineure
XI^e-XIII^e siècles*

BIBLIOGRAPHIE : M. BALIVET, *Romanie byzantine et Pays de Rûm (1092 - Histoire d'un espace d'interculturalité gréco-turque*, éd. Isis, Istanbul 1994 ; 1997 - *Les Turcs au Moyen Âge, des croisades aux Ottomans*, éd. Isis, Istanbul 2002 - Claude CAHEN, *La Turquie pré-ottomane*, éd. Isis, Istanbul-Paris 1982 - J. C. CHAMPAGNY, *Asie Mineure, l'Empire romain d'Orient*, éd. Armand Colin, Paris, 2001 - J. C. CHAMPAGNY, *Les sociétés et cultures du monde musulman (XI^e-XIV^e siècles)*, vol. 1, collection "Nouvelle Ché", éd. Isis, Istanbul-Paris, 1997 - J. C. CHAMPAGNY, *Le monde musulman*, éd. Isis, Istanbul-Paris, 1997 - G. LEIBER, *The Seljuks of Anatolia*, trad. G. Leiber, éd. Utah Press, Salt Lake City 1992 - A. Y. OCAK, *La révolte de Baba Rûm ou la formation de l'islamisme musulman en Anatolie au XIII^e siècle*, éd. Société d'Histoire Turque, Ankara, 1989 - R. MANFRAN, *Histoire de la Turquie*, collection "Que sais-je ?", éd. PUF, Paris, 1952.

I LES FAITS

Au milieu du XI^e siècle, les Turcs de la dynastie seljoukide originaire d'Asie-Centrale, après avoir conquis l'Iraq et imposé leur protection au calife abbasside de Bagdad, apparaissent en Asie-Mineure byzantine. Après avoir vaincu les Byzantins à Mantzikert en 1071, les Turcs s'installent à demeure en Anatolie et créent plusieurs États dont le plus durable est le sultanat seljoukide de Rûm qui perdurera jusqu'au début du XIV^e siècle.

L'expression "sultanat de Rûm" est un simple calque employé dans les sources musulmanes du temps pour désigner l'Empire romain d'Orient, "la Romanie" c'est-à-dire l'Empire byzantin. Tandis que les Seljoukides d'Iraq, d'Irak et de Syrie s'arabisent et s'arabisent rapidement, ceux d'Anatolie, tout en s'affinant dans leur fraction citadine de culture persane, préservent solidement leur identité, en particulier chez les Turcomans (Turcs nomades ou semi-nomades).

C'est pour cette dernière raison aussi que l'anthologie se limitera volontairement à l'histoire des deux premiers siècles de la dynastie issue d'Osmân, période formative essentielle où se construit et se pérennise la puissance turque sur l'Anatolie et sur l'Europe orientale. Cette période paraissait telle au grand historien ottoman İdrîs de Bitlis (mort en 1520) qu'il intitula sa célèbre chronique, les "Huit Paradis" (*Hacıt Bihisht*), lesquels, selon l'écrivain, représentaient les règnes des huit premiers souverains ottomans, d'Osmân à Bayezid II.

Par la suite, si la tentative d'avère réussie, ce petit ouvrage pourrait s'intégrer dans une collection de textes pré-ottomans et ottomans couvrant l'ensemble de l'histoire de l'Empire des sultans, depuis la mise en place d'un État turc en Anatolie et au Proche-Orient au temps des Seldjoukides (XI^e-XIII^e siècles), jusqu'à la fin du sultanat ottoman au lendemain de la première guerre mondiale. Cela nécessiterait plusieurs volumes de textes confiés à des spécialistes des diverses périodes de la multiséculaire histoire ottomane.

Les textes ici présentés sont un rapide exposé factuel, avec bibliographie, destinés à être intégrés dans leur contexte historique et à améliorer ainsi leur lisibilité qui renouvèlent également, pour chaque document, un paragraphe introductif spécifique.

DU "MOYEN-ÂGE" SELDJOUKIDE
AU "MOYEN-ÂGE" OTTOMAN :
UN BREF SURVOL EN GUISE
D'INTRODUCTION

*La première implantation turque (Anatolie centrale et orientale) :
les Seldjoukides d'Asie-Mineure
XI^e-XIII^e siècles*

BIBLIOGRAPHIE : M. BALIVET, *Romanie byzantine et Pays de Rûm turc : Histoire d'un espace d'imbrication gréco-turque*, éd. Isis, Istanbul 1994 ; *ibid.*, *Les Turcs au Moyen-Age, des croisades aux Ottomans*, éd. Isis, Istanbul 2002 ; Claude CAHEN, *La Turquie pré-ottomane*, éd. Isis, Istanbul-Paris 1988 ; J. C. CHEYNET, *Byzance, l'Empire romain d'Orient*, éd. Armand Colin, Paris, 2001 ; J. C. GARCIN, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval (X^e-XV^e siècles)* vol. I, collection "Nouvelle Clio", éd. PUF, Paris 1995, 3^{ème} partie, chap. IX ; M. F. KÖPRÜLÜ, *The Seljuks of Anatolia*, trad. G. Leiser, éd. Utah Press, Salt Lake City 1992 ; A. Y. OCAK, *La révolte de Baba Resul ou la formation de l'hétérodoxie musulmane en Anatolie au XIII^e siècle*, éd. Société d'Histoire Turque, Ankara, 1989 ; R. MANTRAN, *Histoire de la Turquie*, collection "Que sais-je ?", éd. PUF., Paris, 1952.

Au milieu du XI^e siècle, les Turcs de la dynastie seldjoukide originaire d'Asie-Centrale, après avoir conquis l'Iran et imposé leur protection au calife abbasside de Bagdad, apparaissent en Asie-Mineure byzantine. Après avoir vaincu les Byzantins à Mantzikert en 1071, les Turcs s'installent à demeure en Anatolie et créent plusieurs États dont le plus durable est le sultanat seldjoukide de Rûm qui perdurera jusqu'au début du XIV^e siècle.

L'expression "sultanat de Rûm" est un simple calque employé dans les sources musulmanes du temps pour désigner l'Empire romain d'Orient, "la Romanie" c'est-à-dire l'Empire byzantin. Tandis que les Seldjoukides d'Iran, d'Irak et de Syrie s'iranisent et s'arabisent rapidement, ceux d'Anatolie, tout en s'affirmant dans leur fraction citadine de culture persane, préservent solidement leur identité, en particulier chez les Turcomans (Turcs nomades ou semi-nomades).

Ainsi l'Asie-Mineure, gréco-arménienne et chrétienne va se transformer progressivement en une région largement turcophone et musulmane que les croisés, passant dans la région au moment de la troisième croisade dans le dernier quart du XII^e siècle, dénommeront les premiers *Turchia*, "Turquie". Face aux Byzantins, dont l'État est encore militairement redoutable au XII^e siècle, et surtout face aux croisés qui, en trois vagues, attaquent les Seldjoukides entre 1096 et 1190, les Turcs d'Asie-Mineure assurent avec zèle la défense des marches occidentales du monde musulman et finissent par éliminer Byzance de l'Anatolie Centrale (victoire turque de Myrioképhalon en 1176), tout en interdisant, au XIII^e siècle, toute nouvelle traversée de l'Anatolie par les croisades occidentales.

Malgré les révoltes sporadiques des tribus turcomanes rétives au pouvoir central (1185, 1240), les souverains turcs d'Asie-Mineure créent un État stable et prospère, le sultanat seldjoukide de Konya, du nom de leur capitale en Anatolie centrale. Sous les grands sultans de la première moitié du XIII^e siècle, l'État seldjoukide est à son apogée politique, économique et culturelle et c'est un des royaumes les plus puissants du Proche-Orient musulman.

L'arrivée des Mongols en Anatolie et leur victoire sur les Seldjoukides à la bataille de Köse Dağ interrompt brutalement l'essor du premier État turc d'Anatolie qui devient jusqu'à la fin du XIII^e siècle, un simple vassal de l'Empire mongol. L'affaiblissement de l'autorité centrale seldjoukide permet aux tribus turcomanes de se rendre indépendantes et de se constituer en petites entités régionales dans toute l'Anatolie. Ces entités, émirats semi-nomades (*Beylik* en turc), se fortifient dès la deuxième moitié du XIII^e siècle, au détriment des sultans seldjoukides, s'emparant même à l'occasion de Konya, et finalement l'État seldjoukide disparaît dans des conditions obscures au début du XIV^e siècle.

Mais l'héritage politique du premier État turc d'Anatolie sera repris et élargi par les émirats turcomans qui, dès le début du XIV^e siècle, s'emparent de l'Anatolie occidentale, expulsant les Byzantins et mettant toute la péninsule entre les mains des Turcs. Le plus dynamique de ces émirats, dirigé par une famille descendant d'un chef turc nommé Osmân, installe sa capitale (Bursa, 1326) tout près des Détroits qui séparent l'Anatolie de l'Europe balkanique et de Constantinople, la grande métropole byzantine.

*

* *

LE "MOYEN-ÂGE" OTTOMAN ET TURCOMAN

La deuxième implantation turque (Anatolie occidentale) : les émirats turcomans XIV^e siècle

BIBLIOGRAPHIE : M. BALIVET, 4^{ème} partie, chap. XIII dans J. C. GARCIN, *op. cit.* ; Irène BELDICEANU, chap. I dans R. MANTRAN (sous la direction de), *Histoire de l'Empire ottoman*, éd. A. Fayard, Paris 1989 ; Elizabeth ZACHARIADOU (sous la direction de), *The Ottoman Emirate (1300-1389)* Crete University Press, Rethymnon, 1993.

La tribu des *Germiyân* venue en Anatolie occidentale dans la deuxième moitié du XIII^e siècles, fonde un puissant émirat turcoman autour des villes de Kütahya et de Denizli. Sous la direction énergique du bey (émir) Ya'kûb Ibn 'Alî Şîr (mort vers 1320), l'émirat de Germiyân impose sa suzeraineté aux autres émirs turcomans qui dans un premier temps apparaissent comme ses lieutenants et doivent lui rendre compte pour les conquêtes accomplies au détriment des dernières provinces byzantines d'Asie-Mineure occidentale.

Mais rapidement, les différents beys s'affranchissent de la tutelle de Germiyân et créent leurs propres beyliks : c'est ainsi que Mehmed, fils d'Aydın fonde l'émirat d'*Aydın* autour d'Ephèse et d'İzmir au bord de la mer Egée. L'ensemble du littoral égéen est investi par divers émirs qui chacun crée son beylik : les émirs *Sarukhân* en Lydie, *Karasi* autour de Pergame et en Troade, *Menteşe* en Carie. De par leur position maritime, ces quatre beyliks, se lançant dans une politique de construction de flotilles vont inquiéter les puissances chrétiennes par leurs razzias incessantes en Méditerranée au point de susciter plusieurs coalitions occidentales entre 1334 et 1348 comprenant Vénitiens, Hospitaliers de Rhodes, Lusignans de Chypre et Français sous la houlette des papes Jean XXII et Clément VI. Un des beys turcomans d'Anatolie du nord-ouest va concentrer son activité au plus près de la frontière de la Bithynie byzantine. Son nom est *Osmân*, fils d'Ertoğrul. Cet émir et son groupe, renforcés par des volontaires venus de l'est anatolien et de plus loin, va augmenter la pression contre les Byzantins par des expéditions de pillage en territoire grec, au nom de la guerre sainte contre les infidèles, tout en s'alliant à l'occasion à tel ou tel gouverneur byzantin en rupture avec Constantinople,

comme le gouverneur d'une place de la frontière bithynienne, Michel, tige de la célèbre famille ottomane des *Mihaloğlu*.

*

***L'expansion des premiers émirs ottomans en Asie-Mineure byzantine
(1ère moitié du XIV^e siècle)***

BIBLIOGRAPHIE : cf. *supra* + C. IMBER, *The Ottoman Empire (1300-1481)*, éd. Isis, Istanbul 1990 ; H. İNALCIK, *The Ottoman Empire-The Classical Age, 1300-1600*, éd. Weidenfeld and Nicolson, Londres 1973.

L'empereur byzantin Andronic 1^{er}, inquiet de la pression turque contre ses dernières possessions asiatiques, envoie en 1301 une armée de 2000 hommes pour dégager la Bithynie mais les troupes grecques sont battues près de Nicomédie par les hommes d'Osmân. Désormais, l'avance ottomane est régulière en direction des places-clefs de la défense byzantine en Asie : Bursa est occupée en 1326 et devient la première capitale ottomane. Lopadion (Ulubad) est investie en 1327, Nicée (İzник) en 1331 et Nicomédie dans la grande banlieue de Constantinople tombe aux mains des Turcs en 1337.

Vers cette époque, *Orkhân*, fils et successeur d'Osmân entre en lutte avec l'émirat turc de Karası qui s'étend sur le nord de la côte égéenne et qui contrôle la rive asiatique du détroit des Dardanelles, clef du passage en Europe balkanique. La conquête de Karası réalisée entre 1335 et 1345 assure aux Ottomans une position privilégiée pour une future implantation en Europe.

Passant et repassant fréquemment le détroit, Orkhân se mêle de plus en plus souvent des affaires de Byzance, déchirée par la guerre civile. Il prend fait et cause pour l'un des prétendants au trône impérial, Jean VI Cantacuzène, dont il épouse la fille en 1346, en profitant pour occuper une première forteresse, Tzypmé, sur la côte européenne des Dardanelles. Deux ans plus tard, en 1354, à la faveur d'un violent tremblement de terre, le fils aîné d'Orkhân, Soliman (Süleymân) s'empare de Gallipoli, verrou européen des Détroits, contrôlant désormais étroitement la circulation maritime entre Constantinople, la mer Noire et la mer Égée. Ayant ainsi jeté les bases de la future expansion turque dans les Balkans, Soliman meurt prématurément (1357) suivi de peu par son père Orkhân (1362).



Ainsi se termine la phase proprement anatolienne de l'extension turcomane vers l'ouest. A une multiplicité de principautés très proches de leurs origines nomades, toutes plus ou moins égales entre elles et dépendant encore théoriquement des Mongols et de leurs héritiers, succède une période de prépondérance marquée du beylik ottoman sur ses confrères. Cette suprématie va se fonder sur l'acquisition rapide d'un vaste territoire balkanique où les deux successeurs d'Osmân, *Murâd 1^{er}* et *Bâyezîd 1^{er}*, puiseront les ressources humaines et économiques indispensables à leurs projets de mise au pas de leurs rivaux turcomans.

*

*La société et les institutions turcomanes à l'époque des Beyliks
anatoliens (1^{ère} moitié du XIV^e siècle)*

BIBLIOGRAPHIE : cf. *supra* + L. BAZIN et A. GÖKALP, introduction au *Livre de DEDE KORKUT*, éd. Gallimard, 1998 ; I. et N. BELDICEANU, "Deux villes de l'Anatolie pré-ottomane", *Revue des études islamiques*, hors série n° 5, éd. Geuthner, 1973 ; R. P. LINDNER, *Nomads and Ottomans in Medieval Anatolia*, Bloomington, Indiana, 1983 ; Cemal KAFADAR, *Between Two Worlds-The Construction of the Ottoman State*, California University Press, Berkeley 1995.

La société et les institutions des émirats turcomans du XIV^e siècle fonctionnent selon plusieurs principes ; le pouvoir appartient à la communauté clanique tout autant qu'à un souverain unique. Le territoire est un bien familial que se répartissent un peu à la manière gengiskhanide, les membres du clan qui gardent entre eux des liens organiques étroits et qui reconnaissent tous la prééminence de l'un d'entre eux, l'*Ulu Bey*, "le Bey principal" : Osmân, par exemple, délègue son patrimoine, partie à son fils, partie à un de ses neveux, partie à son frère. Le bey d'Aydın, Mehmed, partage ses conquêtes entre ses cinq fils tout en gardant un droit de regard sur ses domaines. La même sorte de liens est entretenue par l'émir de Manisa et son frère seigneur de Nif (Nymphéon) ; idem pour Yakşı, bey de Pergame et son frère Demir Khân, émir de Balıkesir ; chez les Germiyân, le bey principal réside à Kütahya et divers membres de la famille à Denizli et Karahisar.

Très mobilisatrice est, chez les Turcomans depuis leur conversion à l'islam au XII^e siècle, l'idée de la guerre sainte (*djihâd*) pour agrandir le territoire de l'islam (*dâr al-islâm*) ; mais les "combattants de la Foi" que sont les Turcomans d'après les sources musulmanes, n'ont aucun scrupule à s'allier, lorsque leurs intérêts économiques et stratégiques le réclament, avec les *Tekfûr*

et les *Aznavûr* (titres donnés par les sources turques aux seigneurs non-musulmans, grecs arméniens ou géorgiens, selon les régions concernées). Ils se lient même à eux par des rites précis comme la "fraternité de sang" (*kankardeşlik*) et les alliances matrimoniales (mariage de la princesse byzantine Théodora Cantacuzène avec l'émir ottoman Orkhân en 1358 ; fiançailles du fils d'Orkhân, Khalîl avec la fille de l'empereur Jean V Paléologue en 1358). De plus, malgré leur communauté de religion et d'origine ethnique, les beys turcomans s'affrontent souvent pour s'étendre territorialement les uns au détriment des autres (par exemple, la conquête du beylik de Karası par les Ottomans).

Au XIV^e siècle, les émirs turcomans restent fidèles à la pratique pastorale de résidence estivale dans les pâturages d'altitude (*yayla*) ; sources arabes (Ibn Battûta) et byzantines (Grégoire Palamas) en témoignent. Mais ils ont aussi des projets urbains précis et embellissent et repeuplent les vieilles cités byzantines qui sont leurs résidences d'hiver tout en les islamisant. Il y construisent mosquées, bains, établissements d'enseignement (*medrese*), en font des centres prospères de commerce, battent monnaie, entretiennent routes, ponts et caravansérails. Ya'kûb de Germiyan encourage les activités pastorales (chevaux, moutons), le commerce fluvial et maritime, ainsi que l'industrie textile.

Les cours de Bursa, d'Ephèse ou de Kütahya deviennent petit-à-petit des centres intellectuels, scientifiques et artistiques actifs. La corporation artisanale des *Akhi*, groupe socio-professionnel et religieux, a, à l'époque turcomane une grande importance politico-religieuse, ainsi qu'en témoigne le voyageur arabe Ibn Battûta. Les derviches, religieux errants des campagnes ou confréries urbaines, ont une grosse influence sur les dirigeants et le peuple. Ils participent souvent à la conquête militaire dans les troupes des émirs et créent des exploitations agricoles qui remplacent souvent les anciennes grandes propriétés monastiques de l'époque byzantine.

La population non-musulmane, quand elle ne choisit pas l'exil vers l'Europe, passe sans trop de difficulté, de l'aveu même des sources chrétiennes, sous des régimes turcomans qui, une fois les violences de la conquête terminées, respectent l'identité religieuse des chrétiens et des juifs et leur permettent une activité économique normale. Beaucoup de chrétiens, las de l'état de guerre permanente qui ravage les campagnes et transforme les villes byzantines exposées aux raids turcomans et coupées de leurs terroirs agricoles en de véritables prisons préfèrent se rendre pour retrouver la paix civile

(témoignage du chroniqueur turc Aşıkpaşazâde). Souvent même, les Byzantins d'Asie collaborent ouvertement avec les Turcs (témoignage du chroniqueur byzantin Georges Pachymérès). Ceux des chrétiens et des juifs qui ont des compétences particulières (médecine, architecture) trouvent des places en vue à la cour des bey turcomans.

*

***La conquête ottomane de l'Europe balkanique sous le règne de Murâd 1^{er}
de 1362 (env.) à 1389***

BIBLIOGRAPHIE : cf. *supra* + M. BALIVET, *Islam mystique et révolution armée dans les Balkans ottomans, 1358-1416*, éd. Isis, Istanbul 1995 ; N. VATIN, chap. II dans R. MANTRAN (1989), *op. cit.*

Sous *Murâd 1^{er}* fils et successeur d'Orkhân, à partir de leur base de Gallipoli, les Ottomans entament la conquête de l'Europe balkanique morcelée en petits États chrétiens concurrents, incapables de s'unir contre le danger turc (Byzance, thalassocraties vénitienne et génoise, royaumes bulgare et serbe, clans albanais, principautés valaques, petits seigneurs francs de Grèce et de l'Archipel égéen...). Les troupes de *Murâd 1^{er}* ainsi que des beys agissant pour leur propre compte, progressent rapidement en Thrace, Macédoine, Bulgarie et Serbie méridionale, coupant ainsi Constantinople de son arrière-pays balkanique.

L'empereur Jean V Paléologue (1341-1391), pour éviter l'asphyxie de la capitale byzantine, entreprend des pourparlers d'union religieuse avec la papauté, afin d'obtenir des secours militaires de l'Occident catholique (démarches en vue de l'union gréco-latine dès 1355, conversion solennelle de Jean V à Rome en 1369). Seule conséquence pratique, une expédition menée par le cousin de l'empereur, Amédée VI, comte de Savoie, qui récupère Gallipoli en 1367. Cela n'empêche nullement les Turcs de consolider leurs conquêtes européennes en s'emparant d'Andrinople (Edirne en turc) dans les années 1365 et en culbutant les troupes des princes serbes de Macédoine sur les bords de la *Maritza* (26 septembre 1371).

Jean V, désespérant d'obtenir des secours de l'Occident chrétien, accepte, dans la dernière partie de son règne, le protectorat ottoman ; son fils, Andronic IV, pendant son cours règne (1376-1379), rend même de son propre chef Gallipoli aux Ottomans pour en obtenir l'alliance contre son père à qui il dispute le trône. Les principales métropoles des Balkans du sud tombent les

unes après les autres entre les mains des Turcs : Serrès (Macédoine) en 1383, Sofia (Bulgarie) en 1385, Nish (Serbie) en 1386, et le grand port de Thessalonique, abandonné par son gouverneur byzantin, se rend aux Ottomans en septembre 1387.

Ainsi, à la fin de son règne, Murâd 1^{er}, de simple émir anatolien d'importance régionale qu'il était, est devenu l'arbitre incontesté des affaires balkaniques et il apparaît comme le souverain le plus puissant du Sud-Est européen. Sa titulature exprime son ascension et ses nouvelles ambitions politiques : en 1378, il porte encore le simple titre de bey ; 10 ans plus tard, il adopte le titre impérial de sultan, se plaçant délibérément, lui et ses descendants, dans la succession du vieux sultanat turc seldjoukide.

Plusieurs attaques turques en Bosnie finissent par provoquer une coalition serbo-bosniaque que le sultan Murâd en personne vient affronter dans la plaine de **Kosovo**, le 15 juin 1389. Après un combat indécis, les Turcs sont finalement vainqueurs. Le souverain serbe Lazare est pris et exécuté tandis que Murâd tombe sous les coups d'un seigneur serbe. Le prince héritier Bâyezîd qui s'était illustré dans la bataille, prend le pouvoir.

*

*Les conquêtes de Bâyezîd 1^{er} "la foudre" de la bataille de Kosovo (1389)
à la bataille d'Ankara (1402)*

BIBLIOGRAPHIE: cf. *supra*.

Profitant de la campagne des Ottomans contre les Serbes, les émirs turcomans d'Anatolie, hostiles à l'expansionnisme de la dynastie d'Osmân qui, par la main de Murâd 1^{er}, avait déjà annexé plusieurs beyliks, s'unissent contre le nouveau sultan avec à leur tête le puissant bey de *Karaman*, Alâeddîn. La riposte de *Bâyezîd 1^{er}* est foudroyante — rapidité qui probablement à cette occasion lui valut le surnom de *Yıldırım* —, "la foudre". En une campagne éclair, Bâyezîd annexe les trois émirats égéens de Menteşe, Aydın et Sarukhân, prend plusieurs villes aux Karamanides et élimine le bey Djandaride de Kastamonu dans la zone de la mer Noire (1391). Il est à noter que, dans ces expéditions contre les émirs anatoliens, Bâyezîd fait appel à ses vassaux européens, le Serbe Stéphane Lazarévitch, les empereurs byzantins Manuel II et Jean VII qui doivent l'assister personnellement à la tête de leurs troupes.

Dans les Balkans, les Ottomans achèvent la conquête de la Bulgarie et de la Serbie, tout en poussant des raids en Albanie et en s'en prenant aux puissances transdanubiennes, Valachie et Hongrie. Brouillé avec le nouvel empereur de Byzance Manuel II (1391-1425), Bâyezîd entreprend en 1394 le siège de Constantinople, tandis qu'il fait construire sur la rive asiatique du Bosphore un château qui commande le passage du bras de mer en son point le plus étroit. L'année suivante, traversant le Danube, le sultan mène une campagne, avec ses auxiliaires serbes contre le voïvode de Valachie, Mircea l'Ancien, et prend possession des points de passage importants sur le grand fleuve, comme la ville de Nicopolis. Le roi de Hongrie Sigismond désormais au contact des Turcs et Manuel II assiégé dans Constantinople, envoient des ambassadeurs en Occident pour tenter de former une ligue anti-turque.

De toute l'Europe catholique affluent vers Buda en Hongrie des contingents armés : les plus nombreux sont les Franco-Bourguignons du duc de Nevers mais il y a aussi des chevaliers allemands, anglais et italiens. Les croisés passent le Danube et viennent mettre le siège devant **Nicopolis** où Bâyezîd 1^{er} les rejoint pour leur livrer bataille. Le 25 septembre 1396, l'infanterie ottomane affirme sa supériorité tactique et sa discipline face aux charges désordonnées de la chevalerie occidentale qui est décimée ou faite prisonnière, pendant que ses alliés balkaniques se replient, Sigismond vers la Hongrie, Mircea vers la Valachie.

Le danger de croisade écarté, Bâyezîd redouble d'activité en Roumélie (nom turc des Balkans et des provinces européennes de l'Empire ottoman). Les généraux ottomans Ya'kûb Pacha et Timurtaş attaquent le Péloponnèse pendant que le siège turc de Constantinople s'intensifie. Manuel II en est réduit à partir pour Paris et Londres à la recherche d'hypothétiques secours qui viendraient sauver la ville impériale aux abois (1399). Il laisse Byzance à la garde de son neveu Jean VII et d'un contingent français envoyé par Charles VI. En Anatolie, le sultan parvient à éliminer ses compétiteurs les plus dangereux, l'émir de Karaman (1397) et celui de Sivas, qui s'appelle Kara Yülük (1398), tout en demandant au seigneur d'Erzincan, Taharten, de lui payer tribut.

C'est dans cette région anatolienne que l'expansionnisme ottoman va entrer en compétition avec celui d'un redoutable rival qui, en une trentaine d'années, s'est rendu maître d'un vaste Empire qui s'étend de l'Asie-Centrale et de l'Inde à l'Euphrate : **Tamerlan** (*Timur Lenk*, "Timour le boiteux").

A la fin de l'année 1399, ce dernier mène campagne en Géorgie et Azerbaydjan. Kara Yülük de Sivas et Taharten d'Erzincan viennent se mettre sous sa protection et se plaindre de Bâyezîd. Tamerlan envahit alors l'Anatolie dans l'été 1400 en marchant sur Erzincan et Sivas qu'il met à sac. En 1401, le sultan ottoman reprend Erzincan pendant que Tamerlan est occupé contre les Mamlûks d'Egypte. Finalement après plusieurs incidents de frontière, Tamerlan marche vers l'ouest anatolien pour y affronter l'armée ottomane de Bâyezîd.

La rencontre a lieu à **Ankara**, le 28 juillet 1402. Pendant la bataille, selon les chroniques ottomanes, une partie des troupes anatoliennes de Bâyezîd désertèrent, ayant reconnu leurs anciens beys destitués par les Ottomans et qui combattaient dans les rangs de l'armée de Tamerlan. Les janissaires, infanterie d'élite du sultan et les contingents serbes de la troupe ottomane résistèrent le plus longtemps, alors que les escadrons commandés par les fils de Bâyezîd, lâchaient pied les uns après les autres. Finalement le sultan est pris et amené devant son vainqueur qui le traite honorablement contrairement à la légende qui prétendit par la suite que l'Ottoman fut enfermé dans une cage de fer. Bâyezîd devait mourir d'apoplexie en captivité quelques temps après son écrasante défaite qui semblait remettre en cause l'existence même d'un État ottoman à qui tout paraissait réussir depuis un demi-siècle.

*

Le fonctionnement du premier sultanat ottoman (deuxième moitié du XIV^e siècle)

BIBLIOGRAPHIE : cf. *supra* + H. İNALCIK, *An Economic and Social History of the Ottoman Empire (1300-1600)*, vol. 1, éd. Cambridge University Press, Cambridge 1994.

Murâd 1^{er} qui, on l'a vu, prit vers la fin de son règne le titre de sultan et Bâyezîd Yıldırım qui demanda au calife l'officialisation de ce titre, cherchèrent à mettre en place des structures administratives adaptées à la très rapide croissance de leurs domaines. Ces derniers sont divisés en provinces (*sancak*), dirigées par des gouverneurs représentant le pouvoir central, les *Sancak Bey*. Sous Murâd 1^{er}, il y a cinq *sancak* anatoliens. Deux hauts-fonctionnaires supervisent les provinces, le *Beylerbey* de Roumélie créé par Murâd 1^{er} et celui d'Anatolie, créé par Bâyezîd 1^{er}. Le revenu fiscal des régions conquises ou *timâr* est donné à des soldats (*sipâhi*=cavaliers) qui, outre le service de guerre qu'ils doivent à l'armée ottomane, ont charge de la mise en

valeur des domaines qui leur sont alloués. Ces "Timariotes" sont en grande majorité musulmans, mais il y a parmi eux aux XIV^e-XV^e siècles des chrétiens balkaniques ralliés aux Turcs. L'administration est sous l'autorité du Grand-Vizir qui est aussi commandant-en-chef de l'armée. Kara Khalîl Khayreddîn *Tchandarlı* est le premier titulaire de la charge qui restera dans sa famille jusqu'à la prise de Constantinople. C'est sous Murâd 1^{er} que débute la pratique du recrutement des enfants chrétiens appelé *devshirme* : ces enfants issus la plupart du temps des milieux ruraux balkaniques, éduqués et islamisés sont destinés à devenir soldats d'élite, Janissaires (*yeniçeri*=nouvelle troupe) et hauts-fonctionnaires de l'État. Les cadres intellectuels s'étoffent sous la protection des sultans qui, voulant faire des métropoles conquises de véritables centres islamiques, attirent des *'ulemâ* (=savants, théologiens, juristes) d'Anatolie centrale, d'Égypte et d'Iran. Les ensembles monumentaux (*kiilliye*) regroupant mosquée, école, bibliothèque, hospice, construits par Murâd 1^{er} et Bâyezîd 1^{er} à Bursa et Edirne sont significatifs de cette volonté. Au début du XV^e siècles, les rouages d'un État musulman centralisé sont donc bien en place dans les Balkans où ils vont mieux résister au choc de la défaite d'Ankara que les structures ottomanes d'Anatolie qui, par la volonté de Tamerlan et la fidélité des populations turcomanes à leurs beys régionaux, seront partiellement remplacées par les anciens cadres des beyliks dont certains restaurés après 1402, vont résister à la reprises ottomane jusqu'au troisième quart du XV^e siècle.

*

Anarchie et guerres civiles ottomanes : la période de l'Interrègne (1402-1422)

BIBLIOGRAPHIE: cf. *supra*.

Les chroniques ottomanes appellent le laps de temps qui va de la bataille d'Ankara en 1402 à la réunification de l'État ottoman par Mehmed 1^{er} en 1413, la période de l'interrègne (*fetret devri*), période que l'on peut prolonger d'une manière pertinente jusqu'en 1422 lorsque le fils de Mehmed 1^{er}, Murâd II, triomphe définitivement du dernier prétendant au trône de Bâyezîd Yıldırım. C'est un temps de crise majeure pour le sultanat ottoman. Non seulement l'œuvre unificatrice de Bâyezîd est compromise en Asie-Mineure par la restauration des principaux émirats turcomans (Germiyan, Aydın, Menteşe, Djandar, Karaman etc...) mais les quatre fils du sultan défunt se disputent âprement son héritage. *Soliman* (Süleymân), l'aîné s'installe en Thrace. *'Îsâ* et *Mehmed* résident l'un à Bursa, l'autre à Amasya. Un dernier fils, *Mûsâ*, occupe la région de Kütahya.

Des quatre princes héritiers (*çelebî*), Soliman depuis Edirne, fait figure de candidat le plus sérieux car l'Europe ottomane (Roumélie) n'a pas été touchée par l'invasion de Tamerlan. Afin d'avoir les mains libres dans la lutte contre ses frères, Soliman, en février 1403, signe avec la ligue qui s'était constituée dans la région entre puissances chrétiennes (Byzance, Hospitaliers de Rhodes, Gênes) un traité très avantageux pour ces dernières (restitution de certaines conquêtes comme Thessalonique, franchises douanières etc...). Pendant ce temps, Mehmed *çelebî* qui a chassé son frère 'Isâ de Bursa, s'installe dans la capitale asiatique des Ottomans et s'allie au quatrième prince héritier, Mûsâ, contre Soliman. Ce dernier est finalement vaincu et exécuté par Mûsâ qui récupère la Roumélie à son profit (1411).

Il reste donc à cette date deux principautés ottomanes qui se font face, celle de Mehmed en Anatolie et celle de Mûsâ en Europe. Après deux ans de lutte incertaine, Mehmed passe en Roumélie avec l'aide de l'empereur byzantin Manuel II et écrase Mûsâ à Çamurlu en Thrace (juillet 1413). Le vaincu est tué dans sa fuite laissant finalement l'ensemble de l'héritage ottoman à Mehmed 1^{er} *çelebî* qui pendant son court règne (1413-1421) s'emploie avec succès à restaurer l'État unitaire de son père Bâyezîd. Il rétablit son autorité sur une partie de l'Anatolie turcomane (Aydın, Menteşe...) et vainquit en deux campagnes (1414-1415), le Karamanide Mehmed de Konya, qui, profitant de l'anarchie ottomane s'était un moment avancé jusqu'à Bursa.

En Roumélie Mehmed 1^{er} eut à faire face presque simultanément (1416) à une attaque des Vénitiens contre les Dardanelles, à la révolte d'un prétendant qui affirmait être le dernier fils de Bâyezîd, *Düzme Mustafâ* ("le faux Mustafâ"), et enfin au soulèvement socio-religieux d'un ancien fonctionnaire de Mûsâ *çelebî*, Bedreddîn de Samavna. La fin du règne de Mehmed 1^{er} est occupée par une campagne contre les Valaques, des incursions en Albanie et la mise au pas de l'émirat Djandaride dans la région de la mer Noire. A sa mort, Mehmed 1^{er} laisse à son fils Murâd un État ottoman qui a retrouvé en partie sa vitalité d'avant la défaite d'Ankara.

*

La reprise ottomane sous Murâd II (1421- 1451)

BIBLIOGRAPHIE : cf. *supra* + G. CASTELLAN, *Histoire des Balkans*, éd. Gallimard, Paris 1991 ; F. HITZEL, *L'Empire ottoman, XV^e-XVIII^e siècles*, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2001.

Murâd II, le nouveau sultan, dès son avènement doit affronter l'agitation des *Beys* anatoliens qui soutiennent les droits du jeune frère de Murâd, ainsi que les manœuvres des Byzantins qui libèrent Düzme Mustafâ prisonnier chez eux depuis 1416, pour l'opposer au souverain turc légitime. Düzme un instant vainqueur et maître de la Roumélie, est finalement battu et exécuté au début de 1422. Le jeune frère de Murâd subit le même sort un an plus tard. Entre temps, pendant l'été, voulant se venger de la trouble politique byzantine, Murâd II a tenté de s'emparer de Constantinople. Mais malgré le zèle des derviches qui excitent les assaillants, les puissantes murailles de la ville impériale et le manque de maîtrise des Turcs en matière d'artillerie, ont raison de la détermination ottomane. Murâd compense cet échec en s'emparant définitivement en 1430 de Thessalonique occupée depuis 1423 par les Vénitiens. En Anatolie, Murâd chasse İsfendiyâr de Kastamonu et annexe Menteşe et Aydın entre 1421 et 1425. Dans les années suivantes, il s'en prend aux Valaques et aux Serbes qu'il estime trop liés avec les Hongrois, devenus l'obstacle le plus sérieux à la progression turque en Europe danubienne. En Grèce, le *Beylebey* de Roumélie, Sinân Pacha occupe l'Épire (1430), et les Turcs renforcent leurs positions en Albanie.

Un instant inquiet par l'expédition anatolienne du timuride Châhrukh, au départ de ce dernier, Murâd II attaque son éternel rival karamanide qu'il finit par vaincre en 1435. Libre en Asie, il profite de la mort du roi de Hongrie Sigismond (décembre 1437) pour mener campagne en Hongrie et en Transylvanie, avec l'aide de ses vassaux serbes et valaques. En 1440, il met le siège devant Belgrade, place-forte aux mains des Hongrois mais ne parvient pas à s'en emparer.

Les intérêts hongrois vont se trouver entre les mains de **Jean Hunyadi** qui repousse avec succès plusieurs attaques turques, redonnant aux puissances chrétiennes, sous l'impulsion du pape Eugène IV qui venait de réaliser à Florence l'union officielle des Églises catholique et orthodoxe (1439), le désir de s'unir contre les Turcs : le roi Ladislas III, roi de Pologne et de Hongrie, Jean Hunyadi, le légat pontifical Césarini, le Serbe Georges Brankovitch et Vlad Drakul de Valachie à la tête de trente mille hommes, profitant de l'absence de Murâd II en campagne contre le karamanide, passent le Danube et

battent à deux reprises les Ottomans dans la région de Nish (automne 1443-début 1444). En Albanie venait de commencer la révolte de Georges Castriota, dit *Skanderbeg*, qui devait durer vingt ans (1443-1463). En Morée, le despote Constantin Paléologue partait à l'attaque contre les vassaux latins du sultan, tandis que l'émir de Karaman qui avait conclu un accord avec les Hongrois repassait à l'offensive. Devant cette situation défavorable, Murâd II chercha un compromis : il signa avec les coalisés une trêve de dix années (juin-juillet 1444).

Pensant avoir ramené la paix, le sultan, pour des raisons mal connues, se décida à abdiquer en faveur de son jeune fils Mehmed, qu'il confia à l'expérience de son Grand Vizir Khalîl Tchandarlı, quatrième de cette famille à occuper la charge. Mais violant les accords passés entre belligérants, sur le conseil du légat pontifical qui voulait profiter à fond des difficultés turques, le roi Ladislas et ses alliés — Brankovitch seul s'était retiré de la coalition, satisfait de l'accord passé avec les Turcs — entrèrent en territoire ottoman mais furent arrêtés à *Varna* en Bulgarie, par le sultan revenu à la hâte de sa retraite. L'armée chrétienne fut écrasée le 10 novembre 1444, Ladislas et le légat restant sur le champ de bataille.

Après sa victoire, abdiquant une seconde fois, Murâd II est rappelé à Edirne par une révolte des Janissaires en 1446 et conserve cette fois-ci le trône, s'occupant à stopper les agrandissements du dynamique petit État byzantin de Mistra et à lutter contre Skanderbeg en Albanie. La campagne contre ce dernier est interrompue par l'attaque de Jean Hunyadi, devenu régent de Hongrie, contre le territoire ottoman. Murâd à son habitude réagit rapidement et Hunyadi est vaincu à Kosovo en octobre 1448. Une cinquantaine d'années après Nicopolis, l'armée ottomane, par deux fois, démontrait à nouveau sa supériorité sur les forces balkaniques et occidentales qui ne devaient désormais plus se risquer de longtemps en des expéditions terrestres massives contre la Roumélie ottomane. Malgré la poche de résistance albanaise, à la mort de Murâd II, en février 1451, la pérennisation du pouvoir turc en Europe balkanique est un fait acquis que va élargir et consolider encore le fils de Murâd II, Mehmed II.

*

*Le sultanat / Empire de Mehmed II
et la prise de Constantinople*

BIBLIOGRAPHIE: cf. *supra* + F. BABINGER, *Mahomet II le Conquérant et son temps*, éd. Payot, Paris, 1954 ; A. CLOT, *Mehmed II, le conquérant de Byzance*, éd. Perrin, Paris 1990 ; St. RUNCIMAN, *La chute de Constantinople*, Hachette, Paris 1968.

Jeune homme de 19 ans à son avènement, déjà mûr d'une première expérience malheureuse du pouvoir, Mehmed II commence son règne en évitant les éclats : il maintient *Khalîl Pacha*, le Grand Vizir de son père à son poste, bien qu'il ne l'aime pas, ménage les Janissaires qui lui avaient pourtant créé des difficultés lors de sa prise de pouvoir éphémère, renouvelle la paix conclue par son père avec Venise et assure ses voisins balkaniques de ses bonnes intentions. C'est que le jeune souverain a un dessein grandiose qui, assure un chroniqueur, le tient éveillé la nuit. Pour supprimer une enclave gênante politiquement et économiquement et pour s'approprier le prestigieux siège du pouvoir impérial, Mehmed II veut reprendre le projet de Bâyezîd I^{er}, de Murâd II et par-delà, celui des conquérants arabes des débuts de l'islam : s'emparer de Constantinople. Pour achever de contrôler le Bosphore, il fait construire, en 1452, face au château d'Asie (*Anadolu Hisar*), élevé par Bâyezîd I^{er}, une forteresse sur la rive européenne, *Rumelî Hisar*, isolant ainsi Constantinople par le double verrou des Dardanelles et des châteaux du Bosphore.

Le despote de Mistra, Constantin Paléologue, devenu empereur sous le nom de *Constantin XI* depuis 1448, est gêné par les querelles religieuses qui divisent ses sujets, partisans ou non de l'union avec Rome. L'indifférence de l'Europe occidentale quant au sort de Byzance, la pauvreté en ressources matérielles et humaines d'une ville en partie délabrée, ne laissent au souverain grec que l'atout des puissantes murailles de la cité et de quelques intelligences qu'il entretient à la cour turque. Devant les claires intentions de guerre du sultan, l'empereur réunit à la hâte, pour la défense de la ville, volontaires étrangers et soldats grecs. Un siège acharné commence qui va durer 54 jours. L'artillerie turque finira par faire la différence et dans la nuit du 29 mai 1453, l'armée turque entre dans la ville, s'appropriant finalement le centre même de l'Empire romain d'Orient, après en avoir occupé l'espace anatolien et balkanique.

L'événement eut une portée plus idéologique que stratégique ou économique, dont furent très conscients les contemporains, tant chrétiens que musulmans. Pour les premiers dans leur fraction catholique, l'installation des Turcs à Constantinople signifiait que le pouvoir du sultan s'universalisait et qu'un nouveau légitimisme impérial pouvait renaître sur le Bosphore et reprendre, par exemple, les vieilles ambitions italiennes des empereurs byzantins du début du Moyen-Âge. Pour les orthodoxes, dans la mesure où le sultan reconnut rapidement les prérogatives de leur patriarcat, l'occupation du siège impérial par les Turcs, était un moyen d'échapper une fois pour toutes aux pressions doctrinales de la papauté. Pour le monde musulman, le prestige du sultan ottoman se confirmait d'une manière spectaculaire et risquait de miner celui des potentats musulmans voisins. Pour les Ottomans eux-mêmes, il y eut désormais un possible projet impérial réalisable à leur profit, où pouvaient fusionner désir de s'étendre vers l'Europe occidentale et ambition de dominer le Proche-Orient musulman.

*

De la prise de Constantinople à la mort de Mehmed II (1481)

BIBLIOGRAPHIE: *cf. supra.*

Dans la période qui suit la prise de la ville, Mehmed II, désigné désormais par les chroniqueurs sous le nom de "Père de la Conquête", (*Abû'l-Fâth*), va rapidement repeupler Constantinople et la réactiver économiquement, à la fois pour en refaire l'*emporium* cosmopolite et prospère qu'elle avait été jadis, et pour la transformer en métropole islamique. Il ordonne le transfert de populations turques, mais aussi chrétiennes, accorde des avantages immobiliers et fiscaux aux nouveaux-venus, transforme Sainte-Sophie en mosquée, mais assure le bon fonctionnement des patriarchats grec et arménien et du grand rabbinat qui ultérieurement deviendront les responsables officiels de leurs "nations" (*millet*) devant le sultan. Mehmed II répare les dégâts consécutifs au siège, construit mosquées et palais, crée un pèlerinage musulman qui devient très populaire à Eyüp sur la Corne d'Or. Malgré la position trouble, pendant le siège, des Génois du comptoir de Péra face à Constantinople, le sultan leur laisse la liberté de commerce, dans le souci de ne pas perturber trop longtemps les activités d'échanges. Ainsi fait-il avec Venise aussi, avec qui il signe un traité en avril 1454.

La prospérité économique de l'Empire et de sa nouvelle capitale passait par le contrôle ottoman des mers riveraines, mer Noire et Égée. Le sultan va s'employer systématiquement à l'acquérir : l'imposante flotte constituée pour prendre Byzance servit à des expéditions en Crimée (1454), comme dans l'Archipel, contre les possessions des Hospitaliers de Rhodes, contre celles des Gattilusio, seigneurs de Lesbos et contre le riche centre d'exploitation de l'alun de la Nouvelle-Phocée que les Turcs enlèvent aux Génois en 1455. L'équilibre politique ottoman nécessitait aussi une consolidation militaire dans les Balkans où les Hongrois restaient menaçants et très influents auprès des tributaires serbes du sultan. Une campagne contre Belgrade, tête de pont hongroise sur le Danube, se solda par un échec turc (juillet 1456), mais la mort de Jean Hunyadi ne permit pas aux Hongrois de profiter de leur succès. L'année suivante, les Turcs subissent des revers contre l'irréductible Skanderbeg en Albanie. En Grèce continentale, après avoir pris Athènes à son duc florentin (1456), ils se tournent vers le Despotat byzantin de Mistra qu'ils conquièrent en plusieurs campagnes (1458-1460).

Pendant ces événements qui occupaient le sultan sur le front rouméliote, la situation anatolienne avait évolué. L'homme fort du moment était Uzun Hasan, souverain des Akkoyunlu qui groupait autour de lui tous les princes anti-ottomans d'Anatolie : İbrâhîm de Karaman, le Djandaride İsmâ'îl, les souverains chrétiens de Mingrélie et de Géorgie et le dernier prince régnant byzantin, l'empereur David Comnène de Trébizonde, beau-frère d'Uzun Hasan. En 1461, Mehmed entreprend contre les plus faibles d'entre eux une campagne qui lui permet de mettre fin au Beylik djandaride et à l'État de Trébizonde.

Dans les années suivantes, le sultan s'engagea dans une guerre d'usure avec Venise (1463-1479), menaçant les possessions de la République en Morée, tandis que la flotte vénitienne maintenait la pression sur l'Égée. Venise appuie d'autre part Skanderbeg qui entretient dans les montagnes albanaises la résistance aux Turcs jusqu'à sa mort en 1468. Plus au nord, la Bosnie est occupée et des raids turcs sont poussés en direction de la Croatie et jusqu'aux frontières de la Vénétie. Finalement en 1470, les Turcs enlèvent l'Eubée aux Vénitiens.

Alliés de Venise, avec l'aide de laquelle ils espèrent disperser les forces ottomanes, Uzun Hasan et les Karamanides sont une menace permanente pour Mehmed II contre lequel les deux émirs mènent une attaque en force en 1472. La vigoureuse riposte ottomane conduit à la défaite d'Uzun Hasan en 1473 et à l'annexion définitive de la Karamanie en 1474, mettant fin à une lutte plus que séculaire entre Ottomans et Karamanides.

Sous des princes énergiques comme Alâ' al-Dîn (mort en 1397), Mehmed II (mort en 1423), et Tâdj al-Dîn İbrâhîm (mort en 1464), les Karamanides avaient su résister longtemps aux ambitions ottomanes en Anatolie, en se posant comme les successeurs des Seldjoukides, dont ils prolongèrent les traditions administratives, culturelles, et monumentales, ainsi que les activités économiques. Aux yeux des occidentaux par exemple, le "Grand Karaman" était, au XV^e siècle, un contre-poids non négligeable face à l'expansionnisme du "Grand Turc", et ce fut essentiellement grâce à l'utilisation des armes à feu que les Ottomans purent finalement venir à bout des Karamanides. L'Anatolie turcomane ne prolongera quelque temps son autonomie que dans la zone dominée par les Akkoyunlu et les émirs Dhû'l-Kadir d'Elbistan.

Du côté de l'Europe, une campagne ottomane en Hongrie et en Moldavie (1476) donna peu de résultats concrets sinon celui d'inaugurer une percée au nord du Danube, destinée ultérieurement à établir une liaison entre les provinces danubiennes du sultan et le khanat de Crimée en train de devenir un protectorat ottoman, ce qui fait progressivement de la mer Noire, après l'expulsion des Génois (prise de Caffa en juin 1475), un lac ottoman. En outre, Mehmed II vient finalement à bout de la résistance vénitienne en imposant à la République une paix qui entérinait l'occupation ottomane de l'Eubée et de Lemnos, du Magne/Mani en Morée et de la région de Scutari/Shkodër en Albanie, en échange d'une liberté de commerce dans les territoires du sultan pour les ressortissants vénitiens, sous réserve de l'acquittement d'un droit annuel de 10000 ducats d'or.

Le règne du conquérant se termina par deux faits, annonciateurs de futures constantes conflictuelles entre Ottomans et puissances catholiques. Les Chevaliers de Rhodes résistent avec succès à l'offensive de la flotte turque en juillet 1480. Ils resteront, pendant trois siècles, à Rhodes jusqu'en 1522 puis à Malte jusqu'en 1798, un des bastions chrétiens maritimes importants dans l'antagonisme turco-européen pour l'hégémonie en Méditerranée. Au même moment (août 1480), un corps ottoman venu d'Albanie s'empare d'Otrante dans le Royaume de Naples. Désormais la guerre est portée par les Turcs au cœur même du monde catholique, en Italie, en attendant l'intrusion des corsaires turcs et la mainmise barbaresque sur la Méditerranée occidentale. L'année suivante (1481), le sultan meurt à moins de cinquante ans, laissant un État ottoman plus puissant et redouté qu'il ne l'avait jamais été auparavant, et dont l'organisation interne a acquis un solide équilibre.

*

Les structures de l'État ottoman au XV^e siècle

BIBLIOGRAPHIE : cf. *supra* + N. BELDICEANU, chap. IV dans R. MANTRAN (1989), *op. cit.* + H. W. LOWRY, *The Nature of the Early Ottoman State*, éd. State University of New York Press, Albany, 2003.

Entre la première et la deuxième moitié du siècle, le centre de décision de l'État change progressivement : il se concentre tout d'abord à Edirne, ville marquée par son caractère de marche avancée de l'islam, première métropole musulmane importante sur le sol européen, base des expéditions turques contre les souverains chrétiens limitrophes, "foyer des Ghâzî" comme la nomme un écrivain turc du temps. Le personnel de l'État se trouve surtout entre les mains des vieilles familles de l'époque de la conquête, les Çandarlı, les Mihaloğlu etc... Les fonctionnaires d'origine servile, les "Esclaves de la Porte" (*Kapı Kulları*), tout en ayant à l'occasion des postes en vue, (comme l'Albanais Bâyezid, vizir de Mehmed I^{er}), ne jouent pas le rôle déterminant que leur réserva Mehmed II, une fois le gouvernement transféré à Constantinople. La grande majorité des hauts-fonctionnaires sera désormais de récente extraction non-musulmane (les Grands Vizirs Mahmûd Pacha, İshâk Pacha, Rûm Mehmed Pacha etc...). Hommes nouveaux sans attaches claniques, ni grands scrupules religieux, ils forment en général un groupe attaché à la dynastie, leur seul moyen de promotion, et sont de dociles exécutants des desseins du sultan.

Le pouvoir central est, sous l'autorité du Grand Vizir, entre les mains d'un conseil ou *divân*, qui comprend le *kâdîasker*, chef de la justice représentée dans l'Empire par les *kâdî* (juges) ; le *defterdâr* (dédoublé sous Bâyezîd II), responsable des finances de l'État ; le *nişândji* dirige la chancellerie impériale ; enfin les deux gouverneurs généraux (*beylerbey*) de Roumélie et d'Anatolie, qui ont sous leurs ordres les gouverneurs des provinces (*sandjakbey*) et leurs subalternes (*subaşı*) responsables des circonscriptions (*subaşılık*) de chaque province. Le fermier des impôts (*âmil*) est contrôlé dans sa tâche par le *kâdî* et un inspecteur des finances (*emîn*). La capitation (*kharâdj*) dûe par les non-musulmans, "protégés" de l'Empire (*dhimmi*), est prélevée directement par les agents de l'État. Le rôle financier du *muhtesib* est important : fixation des prix, contrôle des poids et mesures, surveillance des marchés.

L'État ottoman du XV^e siècle possède peu de grandes villes à part ses trois capitales successives, Bursa, Edirne et Istanbul, auxquelles il faut ajouter Salonique. Les revenus sont essentiellement d'origine agricole, sans oublier cependant les activités des manufactures (savonnerie, teinturerie, tissage etc...),

et l'exploitation des mines (or, argent, plomb). Les premières monnaies en or ottomanes apparaissent sous Murâd II. Les domaines ruraux sont régis le plus souvent par le système du *Timâr* : l'État concède les revenus d'un bien foncier à un militaire (parfois un civil ou un religieux), le "timariote" devant exploiter son lot, verser à l'État les impôts qu'il lui doit et fournir à l'armée ottomane, en cas de réquisition, un contingent de soldats proportionnel au revenu de sa terre. Au XV^e siècle, certains de ces timariotes sont chrétiens. A la différence du timariote qui n'a que la jouissance temporaire de sa concession, la donation pieuse (*vakf*) est un bien concédé à perpétuité (en ville comme à la campagne), au profit d'une œuvre de bienfaisance. Ceux qui exploitent propriétés *vakf* et *timâr* sont les *re'âyâ* (sing. *ra'ya* : le terme désigne les sujets civils du sultan assujétis à l'impôt, chrétiens comme musulmans) qui versent à leurs employeurs l'usufruit de leur tenure (*çift*). Contrairement aux serfs européens, ils ne sont pas, en général attachés à la terre qu'ils exploitent. Un système donc assez différent du régime féodal.

Un des faits majeurs de l'histoire militaire de l'Europe et de l'islam proche-oriental, est l'accès de l'armée ottomane à une suprématie incontestable sur les champs de bataille où elle intervient : non contente de préserver l'acquis stratégique et la rapidité d'intervention des traditions nomades antérieures, basées sur la cavalerie et l'utilisation des armes de jet, l'armée ottomane a su assimiler, aidée par des ingénieurs saxons et hongrois, la technologie guerrière occidentale (armes à feu et artillerie) qui lui permet de progresser rapidement en poliorcétique, lacune traditionnelle des peuples de la steppe. Trente ans seront suffisants aux Ottomans pour être capables de s'emparer d'une des villes les mieux fortifiées du Moyen-Âge : Constantinople que Murâd II n'avait pas réussi à prendre faute d'une maîtrise suffisante des techniques de guerre nouvelles en 1422, tombe grâce à l'artillerie de Mehmed II en 1453. On peut en dire autant de la rapidité avec laquelle se constitue une flotte ottomane qui, encore peu efficace dans les années vingt du XV^e siècle, face au professionnalisme vénéto-génois (défaite turque de Gallipoli en 1416), hésitante et mal coordonnée au moment du siège de Constantinople en 1453, acquiert cependant dès la deuxième partie du siècle une habileté qui va la mener à exercer au siècle suivant, au moins jusqu'à la bataille de Lépante, (1571), une quasi-hégémonie en Méditerranée. Les différents corps de l'armée des sultans se répartissent en cavalerie, *akıncı* légèrement armés et d'origine tribale, et timariotes, qui fournissent sous Mehmed II un contingent pouvant aller jusqu'à 50.000 hommes ; et infanterie, *yaya* ("piétons") et *azab* ou fantassins irréguliers. Le plus célèbre corps d'infanterie est celui des **Janissaires**, troupe d'élite du sultan dont le nombre est l'importance politique vont sans cesse croître par la suite.

L'Empire offre dès le XV^e siècle, l'aspect cosmopolite et pluriconfessionnel qui sera le sien au cours de son histoire ultérieure. Pour autant que les recensements exécutés ultérieurement à partir de cette époque peuvent nous donner une idée globale, l'Anatolie comporte une très forte majorité musulmane avec des concentrations chrétiennes régionales, Grecs de Trébizonde, Arméniens de Kayseri ou d'Erzincan etc..., alors qu'en Roumélie, les musulmans restent largement minoritaires, avec des zones plus islamisées localement, fruits des déplacements de populations, par tribus et villages entiers, pratiqués par le sultan. Au début du XVI^e siècle, les musulmans d'Istanbul représentent un peu plus de la majorité de la population. La population juive croît rapidement dans les centres urbains, surtout à Salonique avec l'arrivée massive, à la fin du XV^e siècle, des communautés sépharades expulsées d'Espagne.

*

La civilisation ottomane à la fin du XV^e siècle

BIBLIOGRAPHIE : cf. *supra* + B. LEWIS, *Istanbul et la civilisation ottomane*, éd. J. C. Lattès, Paris 1990.

Au XV^e siècle, naît par la combinaison de plusieurs héritages culturels, une civilisation ottomane véritablement impériale qui bénéficie de plusieurs facteurs : la langue turque achève de s'affirmer en littérature comme en administration, sans chasser pour autant le persan qui reste langue de culture pour les lettrés, ni l'arabe, véhicule linguistique des sciences religieuses, ni même le grec promu langue de la diplomatie pour les affaires d'Europe.

L'unification anatolienne amène une moins grande dispersion des centres musulmans de culture : ainsi le médecin et poète Şeyhî ou l'historien Ahmedî abandonnent-ils la cour des émirs de Germiyân pour se mettre au service des Ottomans. Sultans et hauts-dignitaires font œuvre de mécènes attirant les savants étrangers et améliorant la formation des élites locales. La production littéraire en turc s'intensifie dans les cours d'Edirne et d'Istanbul : épopées à la gloire des conquérants antiques (Alexandre dans l'*İskendernâme* d'Ahmedî), des conquérants arabes et turcs (*Oğuznâme*, *Battâlnâme*, *Dânişmendnâme*), des saints derviches (*Vilâyetnâme* de Hadji Bektâş, *Saltuknâme*).

Il faut signaler l'essor d'une riche historiographie (les *Exploits de Guerre Sainte du sultan Murâd*, les premières *Histoires de la Maison d'Osmân* comme celle de Âşikpaşazâde, mort après 1484, ou celle d'Oruç Bey, mort fin XV^e, début XVI^e. Mentionnons aussi poésies de cour (*Divân* d'Ahmed Pacha mort en 1496), odes au Prophète (*Muhammediyye* de Mehmed Yazicioğlu), et cantiques sur sa naissance (*Mevlûid* de Süleymân çelebi), qui eurent un très durable succès populaire ; hymnes mystiques (*nefes*) des derviches-poètes des écoles *bektâşî* ou *bayramî* (issues de Hacı Bektâş mort à la fin du XIII^e siècle et de Hacı Bayram d'Ankara, mort en 1430, mystiques dont se réclamèrent deux grandes confréries de derviches turcs qui jouèrent un rôle important dans l'Empire ottoman).

Professeurs et théologiens (Fakreddîn le Persan mort en 1460 ; Mollâ Hüsrev mort en 1481 ; Khodjâzâde de Bursa mort en 1488), médecins (une école turque active s'est constituée depuis Hadji Pacha formé en Egypte, mort entre 1417 et 1427, sans oublier les médecins juifs de la cour de Mehmed II comme Ya'kûb Pacha), juristes (les rédacteurs du *Kânûnnâme* de Mehmed II), et architectes (Sinan/Christodoulos, constructeur de la mosquée de *Fâtih* ou du Conquérant en 1471, et Murâd Khalife qui bâtit la mosquée d'Eyüp vers 1459) déploient une grande activité.

Cela annonce certes l'essor du XVI^e siècle, mais avec peut-être une plus grande ouverture vers le monde extérieur et une prédominance de la culture islamique orthodoxe moins exclusive qu'ultérieurement, laissant quelque place à la dernière génération des lettrés byzantins, aux humanistes italiens et aux penseurs persans plus ou moins hétérodoxes (de type *hurufî* par exemple, comme al-Bistâmî d'Antioche mort en 1454, qui eut la faveur de Murâd II) : "si tu veux jamais être en honneur au seuil du palais du sultan", dit un poète turc du temps, "il faut t'y rendre comme Juif, Persan ou Franc".

Cette ambiance découlait de l'attitude même des dirigeants : Mehmed II, tout en islamisant Istanbul par une politique serrée de constructions islamiques (on a, à Istanbul, des traces écrites ou monumentales de presque un demi-millier de constructions datant du règne du Conquérant, mosquées, bibliothèques, écoles, bains, marchés, fontaines, mausolées, palais ou forteresses), attire à sa cour artistes et conseillers italiens (Bellini, Angioiello), philosophes, historiens et traducteurs grecs (la famille Amiroutzès, Critoboulos). Il se renseigne sur les religions de son empire auprès de leurs représentants (Gennadios, Moïse Kapsali). Tout en composant des poèmes turcs comme son père avant lui, il a, selon certains contemporains, des

notions en langues européennes. Comme son maître, le Grand Vizir **Mahmûd Pacha** s'entoure de lettrés musulmans et chrétiens, tels que les historiens Enverî, Şükrullâh, Laonicos Chalcocondyles.

L'État ottoman n'étant pas encore régi par des cadres sunnites aussi sévères qu'ils le deviendront au cours des luttes contre les Safavides de Perse et les mouvements hétérodoxes de l'Empire, une certaine ouverture intellectuelle et une relative souplesse doctrinale sont souvent de mise du temps de Mehmed II, ce qui ne sera plus nécessairement le cas par la suite.

* *

*

DU "MOYEN-ÂGE" OTTOMAN À
L'ÉPOQUE "CLASSIQUE" :
UN BREF SURVOL EN GUISE
DE CONCLUSION

L'État ottoman de Bâyezîd II aux conquêtes de Selîm 1^{er} (1481-1520)

BIBLIOGRAPHIE : cf. *supra* + N. VATIN, chap III et J.-L. BACQUE-GRAMMONT, chap. V, dans R. MANTRAN (1989), *op. cit.* ; PARRY, V. J., chap. II, dans *A History of the Ottoman Empire to 1730*, éd. COOK, M. A., Cambridge, 1976.

Quelle qu'ait été la rapidité de l'expansion ottomane et les vastes dimensions du territoire conquis jusqu'à Mehmed II et à son fils et successeur **Bâyezîd II** (1451-1512), l'aire d'action des Turcs restait, à la fin du Moyen-Âge, les domaines anatolien et balkanique traditionnellement appelés "pays de Rûm", *Diyâr-ı Rûm* l'un et *Rûm-eli* (Roumélie) l'autre pour avoir été l'assise de la "Romanité" byzantine. Ainsi pour les sources musulmanes non-ottomanes, le sultan de Constantinople (ville d'ailleurs indifféremment appelée *Istanbul* ou *Kostantiniye*) reste le "sultan de Rûm" comme l'avait été son prédécesseur seldjoukide, ne serait-ce que pour le distinguer de son voisin, le sultan mamlûk d'Égypte. Si la chancellerie ottomane, surtout après la prise de Constantinople, se plaît à adopter une titulature universaliste, mêlant titres byzantins, persans, turco-mongols et musulmans (*Basileus et Autokrator des Deux Continents d'Asie et d'Europe, Châh-i Djihân/ "Roi du Monde"*,

Kaghan des Tartares, Sultan de l'Islam et des musulmans), dans les faits, seules les prétentions à la succession de Byzance correspondent à une réalité politique et territoriale. A la fin du règne de Mehmed II, les prétentions turques à la direction du monde musulman arabo-persan restent une hyperbole protocolaire qui manifeste probablement une aspiration mais non pas encore un projet politique systématique.

A cet égard, le règne de Bâyezîd II va être un temps de transition où le sultan, d'une part consolide et complète l'acquis rouméliote du règne précédent (conquête de l'Herzégovine, de la Moldavie en 1483 ; prise de la plupart des places vénitiennes de Grèce et d'Albanie en 1499-1503), et, d'autre part, inaugure des conflits nouveaux aux frontières de l'Anatolie : il entre en lutte avec les Mamlûks en Cilicie, région qu'il doit finalement leur abandonner (1484-1491). En Anatolie orientale, les relations sont très tendues avec le nouveau pouvoir dominant en Azerbaydjan et en Perse, celui des **Safavides** shî'ites qui ont éliminé les Akkoyunlu et qui sont en communion de foi avec une fraction importante de la population anatolienne (les "Têtes Rouges / *Kızılbaş*"). Bâyezîd II, d'un tempérament plutôt pacifique, tente d'éviter une généralisation des conflits turco-persan et turco-égyptien.

Par contre, son successeur **Selîm I^{er}** (1512-1520) reprend le contentieux avec ses deux rivaux musulmans, se tournant résolument vers une politique d'expansion en terre islamique non-ottomane. Cette orientation, si elle fut dictée par la pression des événements, marqua aussi la mise en action d'une volonté nouvelle : la prise en main (ou peut-être la reprise en main si on rattache en quelque manière l'expérience ottomane à celle des Sedjoukides des XI^e-XII^e siècles, comme ont pu le faire certains chroniqueurs ottomans) du monde musulman par un pouvoir turc garant de l'orthodoxie sunnite et de l'agrandissement du *Dâr al-Islam* (territoire de l'islam)

En deux campagnes, Selîm écrase ses rivaux : il met en déroute le souverain persan Châh Ismâ'îl à **Tchaldiran** près du lac de Van (août 1514) et fait son entrée le 5 septembre de la même année à Tabriz, siège de tous les pouvoirs qui avaient prétendu unifier sous une même autorité Azerbaydjan, Perse et Anatolie, des Mongols à la dynastie de Tamerlan et aux Akkoyunlu. Selîm se tourne ensuite contre l'État mamlûk de Kânsuh al-Ghâwfrî. En une seule bataille il écrase les Égyptiens à **Mardj Dabîk** au nord d'Alep en août 1516. Il occupe sans coup férir la Syrie et l'Égypte. Le Chérif de La Mecque s'empresse de faire acte d'allégeance ainsi qu'un corsaire ottoman, **Khayreddîn Barberousse**, devenu seigneur d'Alger et qui va dans les années suivantes

menacer Charles-Quint au cœur même de ses possessions de Méditerranée occidentale.

Ces deux victoires ottomanes dessinent deux lignes majeures de l'histoire du monde musulman proche-oriental à l'époque moderne : la lutte entre Safavides et Ottomans qui va durer jusqu'au XVIII^e siècle, et l'hégémonie ottomane sur le monde arabo-islamique qui ne s'effondrera définitivement qu'en 1918. De plus, par sa puissance militaire, par sa prospérité matérielle et son essor culturel, par sa stabilité intérieure et le bon fonctionnement de ses institutions, l'empire ottoman entre au début du XVI^e siècle, dans sa période dite "classique" que l'on fait généralement coïncider avec le règne de *Soliman le Magnifique* (1520-1566) mais dont les rouages sont pour la plupart en place dès la deuxième moitié du siècle précédent. Désormais, vis-à-vis de l'occident chrétien, l'Empire ottoman apparaît comme une puissance, d'une part continentale et européenne, et d'autre part maritime et méditerranéenne. Cette grande puissance entre à part entière dans le jeu des alliances et des conflits de l'Europe moderne, et cela pour quatre siècles.

* *
*

Die Osmanen, die in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts in der Gegend von Bursa in der westlichen Türkei lebten, waren ursprünglich ein nomadisches Volk, das sich von der Steppe nach Westen bewegte. In der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts erlangte das Osmanenreich unter dem Sultan Orhan I. (1326-1360) die Unabhängigkeit von den Mongolen. Unter dem Sultan Murad I. (1360-1389) wurde das Osmanenreich weiter ausgebaut und erreichte unter dem Sultan Bayezid I. (1389-1402) seinen Höhepunkt. In der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts wurde das Osmanenreich durch den Sieg über die Kreuzfahrer im Kampf um Konstantinopel (1453) zum größten Reich der Welt. In der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts wurde das Osmanenreich durch den Sieg über die Perser im Kampf um Bagdad (1519) zum größten Reich der Welt. In der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts wurde das Osmanenreich durch den Sieg über die Perser im Kampf um Bagdad (1519) zum größten Reich der Welt. In der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts wurde das Osmanenreich durch den Sieg über die Perser im Kampf um Bagdad (1519) zum größten Reich der Welt.

Par contre, son successeur *Selim I^{er}* (1512-1520) reprend le combat avec ses deux rivaux musulmans, se tournant résolument vers une politique d'expansion en terre islamique non-ottomane. Cette orientation, si elle fut dictée par la pression des événements, marqua aussi la mise en action d'une volonté nouvelle : la prise en main (ou peut-être la reprise en main si on rattache en quelque manière l'expérience ottomane à celle des Seljoukides des XI^e-XII^e siècles, comme ont pu le faire certains chroniqueurs ottomans) du monde musulman par un pouvoir turc garant de l'orthodoxie sunnite et de l'agrandissement du *Dâr al-Islâm* (territoire de l'Islam).

En deux campagnes, Selim écrase ses rivaux : il met en déroute le souverain perse Châh Ismaïl à Tehaldiran près du lac de Van (soit 1514) et fait son entrée le 5 septembre de la même année à Tabriz, siège de tous les pouvoirs qui avaient prétendu unifier sous une même autorité Azerbaïdjan, Perse et Anatolie des Mongols à la dynastie de Tamerlan et aux Akkoyunlu. Selim se tourne ensuite contre l'État mamlük de Kânshâh al-Ghâwri. En une seule bataille il écrase les Egyptiens à Marqj Dabik au nord d'Alep au mois de 1516. Il occupe sans coup férir le Syrie et l'Égypte. Le Chérif de La Mecque l'empêche de franchir l'Arabie, mais qu'un corsaire ottoman, Khayreddin Barbéroisse, s'empare de l'Algérie et qui va dans les années suivantes

1302 La première mention d'Osman par le seul historien contemporain des débuts ottomans : la victoire des Ottomans sur le général byzantin Mouzalôn près de Nicomédie.

Il s'agit ici du premier affrontement d'importance entre les troupes byzantines qui tentent de protéger la dernière province asiatique de l'Empire et les soldats d'Osman.

Le 27 du mois de juillet, du côté de Baphrœus, un endroit qui se trouve près de l'agréable Nicomédie, Osman accompagné des siens, qui se comptent en de très nombreux milliers, survint subitement (...) Il menait les siens et beaucoup d'autres liés par une alliance, des hommes accourus autrefois de la région de la Paphlagonie, par fureur belliqueuse ; ils étaient prêts à assésiter et à enlever avec une grande audace ce qui se présenterait ; il les regroupa tous là. Mouzalôn et les siens, tant l'élément byzantin que les Alaïns, consistaient à peine deux mille hommes. Il les surprit tous à la fois et les tua sans beaucoup d'indulgence. Cela engendra chez les Turcs une confiance et ils étaient surtout pleins d'audace du fait de leur supérieure nouveauté. Le combat devint ainsi inégal et pour le nombre et pour la conviction ; il tomba un bon nombre de Byzantins tandis que la plupart prenaient la fuite pour se précipiter ensemble et de manière déshonorante à Nicomédie. Il ne restait plus dès lors aux Turcs qu'à valser et, une fois disséminés de et de là, à courir le voisinage, car la plupart des biens s'offraient à un pillage facile, en l'absence de toute opposition. Ce fut le commencement de grands maux pour toute la région.

II LES TEXTES

Georges Pachymères, *Rélatons historiques*, éd. et trad. A. Failler, vol. IV, Paris, 1909, pp. 358, 366.

1326 Prise de Bursa, la première capitale ottomane : un argumentaire de la capitulation.

Au souverain ottoman Orkhan, qui vient de conquérir la ville et qui est étonné du peu de résistance opposée par les défenseurs, le gouverneur byzantin de la place explique les raisons de défaitisme des Grecs d'Asie-Mineure abandonnés par le pouvoir central de Constantinople.

Nous avons livré la ville pour plusieurs causes : l'une est que votre fortune grandit de jour en jour tandis que la nôtre est renversée. Une autre cause est que votre père Osman s'est emparé de nos villages qui vous obéissent désormais et nous ont oubliés. Eux sont contents, nous

II
LES TEXTES



1302 La première mention d'Osmân par le seul historien contemporain des débuts ottomans : la victoire des Ottomans sur le général byzantin Mouzalôn près de Nicomédie.

Il s'agit ici du premier affrontement d'importance entre les troupes byzantines qui tentent de protéger la dernière province asiatique de l'Empire, et les soldats d'Osmân.

Le 27 du mois de juillet, du côté de Bapheus, un endroit qui se trouve près de l'agréable Nicomédie, Osmân accompagné des siens, qui se comptaient en de très nombreux milliers, survint subitement (...) Il menait les siens et beaucoup d'autres liés par une alliance, des hommes accourus autrefois de la région de la Paphlagonie, par fureur belliqueuse ; ils étaient prêts à anéantir et à enlever avec une grande audace ce qui se présenterait ; il les regroupa tous là. Mouzalôn et les siens, tant l'élément byzantin que les Alains, constituaient à peine deux mille hommes. [L'armée impériale] s'engagea sans beaucoup d'audace. Cela engendra chez les Turcs un grand élan, et ils étaient surtout pleins d'audace du fait de leur supériorité numérique. Le combat devint ainsi inégal et pour le nombre et pour la conviction ; il tomba un bon nombre de Byzantins tandis que la plupart prenaient la fuite pour se précipiter ensemble et de manière déshonorante à Nicomédie. Il ne restait plus dès lors aux Turcs qu'à vaincre et, une fois disséminés de ci de là, à courir le voisinage, car la plupart des biens s'offrait à un pillage facile, en l'absence de toute opposition. Ce fut le commencement de grands maux pour toute la région.

Georges Pachymères, *Relations historiques*, éd. et trad. A. Failler, vol. IV, Paris, 1999, pp. 358, 366.

1326 Prise de Bursa, la première capitale ottomane : un argumentaire de la capitulation.

Au souverain ottoman Orkhân, qui vient de conquérir la ville et qui est étonné du peu de résistance opposée par les défenseurs, le gouverneur byzantin de la place explique les raisons du défaitisme des Grecs d'Asie-Mineure abandonnés par le pouvoir central de Constantinople.

Nous avons livré la ville pour plusieurs causes : l'une est que votre fortune grandit de jour en jour tandis que la nôtre est renversée. Une autre cause est que votre père Osmân s'est emparé de nos villages qui vous obéissent désormais et nous ont oubliés. Eux sont contents, nous

voulons l'être aussi. Comme nous ne pouvions pas nous procurer du dehors les choses dont nous avons besoin, la forteresse nous est devenu une prison (*hisar bize hats oldu*). Quand un monarque est impuissant le pays est vite dévasté. Nous avons été entraînés à la guerre par notre méchant seigneur (*yaramaz tekvürü*). Le monde change toujours. C'est nous qui subissons maintenant un de ces changements.

Aşıkpaşazâde, *Tevarîh-i Al-i Osmân*, éd. C. N. Atsız, Istanbul 1949, p. 111.

***1354* Les débuts de la conquête ottomane des Balkans** : la traversée des Dardanelles par les Turcs.

Profitant du grand tremblement de terre du 2 mars 1354, qui démantela les fortifications des villes de la côte européenne des Dardanelles, l'émir ottoman Orkhân envoie son fils aîné Süleymân occuper la place-forte de Gallipoli d'où il entame la conquête de la Thrace. Le texte qui suit provient du plus ancien chroniqueur ottoman, Ahmedî, qui termine en 1390 son ouvrage en vers intitulé İskendernâme.

Envoi de Süleymân Pacha sur la rive opposée avec ordre de combattre pour la Guerre Sainte.

Süleymân Pacha était le fils aîné d'Orkhân ; il avait toutes les qualités d'un chef.

Il était brave et généreux ; il avait le don du pouvoir et du gouvernement.

Il combattit d'une manière excellente pour l'Islam, et cela jusqu'à sa mort.

Quel courage ! Il savait comment combattre pour la gloire de l'Islam et il sacrifia sa vie pour l'amour de Dieu.

Sur l'ordre de Dieu et l'injonction de son père, il arriva au pays des infidèles avec son armée.

Là, il fit de nombreuses gazâ-s pour la foi et il mérita le titre de gâzî (combattant de la guerre sainte).

Partout où il allait, il était victorieux ; il prenait pays, cités et forteresses.

Là il combattait de telle manière que les Francs d'Occident connurent la déroute.

Il démolit moultes églises et les transforma en mosquées.

Toujours en campagne, il mettait en fuite des nuées d'infidèles.

Il conquit aussi Vize, Miğalkara (Malkara) et Ipsala.

Les mois et les années passèrent vite, et les villes retentirent de *Allâhu Ekber* ("Dieu est le plus grand").

Et l'on prie désormais Mohammed où l'on priait jadis Jésus.

Ahmedî, *İskendernâme*, éd. C. N. Atsız, Istanbul 1949, pp. 11-13.

Nous possédons aussi le témoignage d'un témoin direct de la prise de Gallipoli par les Turcs : il s'agit de la lettre d'un archevêque byzantin qui raconte sa capture au large de la ville par les flottilles de Süleymân Pacha, quelques jours après le séisme du 2 mars 1354.

Quelques jours après le tremblement de terre, nous nous embarquâmes à Ténédos [pour rejoindre Constantinople par le détroit], avec un vent favorable. [Mais] le vent ayant viré — c'était un vent du nord violent — nous fûmes ramenés vers Gallipoli. Mais comme le séisme avait livré la ville aux mains des Achéménides — ceux-là que nous appelons maintenant Turcs — et qu'il n'était pas possible d'aborder dans son port, nous mouillâmes à quelque distance du rivage, en jetant toutes les ancrs. A la pointe du jour, nous pouvions tous voir les Turcs parcourir en formation la terre et la mer et, grâce au grand nombre et à la vitesse des rameurs, reluer, pourrais-je dire, les continents opposés et fondre de l'Anatolie sur les Byzantins installés en face pour les piller. Tout cela se déroulait sous nos yeux. Finalement le vent du nord se calma et les barbares, armés de pied en cap, de leurs propres navires, longs plutôt que courts, assaillirent le nôtre. Le combat engagé, nous sommes pitoyablement tombés prisonniers entre leurs mains.

Anna Philippidis-Braat, "La captivité de Palamas chez les Turcs : dossier et commentaire", *Travaux et Mémoires*, 7, Paris, 1979, pp. 138-140.

1363 *L'embellissement d'une capitale* : la fondation du complexe monumental de Kaplica, à Bursa, par Murâd 1^{er}.

Sous le troisième souverain ottoman, Bursa bénéficia d'une importante fondation religieuse construite sur l'ordre de Murâd 1^{er}, dans la banlieue de la capitale ottomane, à Kaplica, le quartier des sources thermales ; la mosquée-medrese de Murâd existe toujours et est un exemple très intéressant de la première architecture ottomane qui sait combiner avec harmonie héritage persan et apport byzantin ou même italien.

Lorsque Orkhân Bey mourut, les dirigeants de l'État et les vizirs mirent son fils Murâd Hân sur le trône. Cette même nuit, Bâyezîd, le fils de Murâd naquit. Les Beys et les gens du monde entier le félicitèrent à la fois pour son accession au trône mais aussi pour la naissance de son fils. Murâd 1^{er} régna avec justice sur ses sujets au point que même les plus rebelles se rendirent à sa loi, et tous jouissaient de paix et de prospérité. Il convoqua les '*ulema* (docteurs de la loi) à Bursa et dans un moment béni, décida de la fondation d'un

complexe d'institutions charitables à Kaplûca (quartier de Bursa). Les architectes et les maçons firent de leur mieux pour sa réalisation, et ainsi, en peu de temps, une *medrese* (collège) et une *'imaret* (établissement de bienfaisance) d'une indescriptible beauté, furent construites. Pour couvrir les dépenses, le sultan accorda des wakfs (fondations pieuses) qui devaient être donnés aux *'ulema*, aux lecteurs du Qur'an, aux descendants du Prophète et aux musulmans indigents.

Pseudo-Ruhi dans *H. İnalçık, The Ottoman Empire : Conquest, Organization and Economy*, coll. Variorum Reprint, Londres, 1978, III pp.199-200.

***1350/51-1431* *La carrière de Mollah Fenârî* :** les brillants débuts de la medrese ottomane aux XIV^e et XV^e siècles.

Mollah Fenârî est une des figures intellectuelles les plus marquantes dans la mise en place d'un corps de savants ottomans de qualité à Bursa ; cette cité, avant la prise de Constantinople, fut, avec İznik-Nicée, un véritable "nid de savants musulmans", selon l'expression d'un écrivain contemporain, Bistâmî d'Antioche (mort en 1454). On remarquera que Fenârî, dans sa jeunesse, alla se former en Égypte, avec ses collègues étudiants, le médecin Hacı Pacha, "l'Avicenne des Turcs", et le poète et historien Ahmedî ; cela met en relief le fait que les premiers centres ottomans dépendaient étroitement des pôles traditionnels de diffusion du savoir, comme Le Caire.

Le Mollah Fenârî fut enseignant à Bursa, dans la "medrese du Monastère" (*Manastir medresesi*). Il fut qâdî de cette ville et mûfti de la principauté ottomane. Il avait une fortune immense, un prestige étendu, de la puissance et de l'éclat. S'il sortait pour aller à la mosquée le vendredi, la population affluait à sa porte et le chemin entre sa maison et la mosquée s'emplissait de monde ; il avait un nombre d'esclaves incalculable et, entre autres, douze serviteurs habillés de riches et beaux vêtements ornés de fourrures et quarante esclaves portant des coiffes brodées d'or. On raconte aussi que, malgré ce faste et cette magnificence, il s'habillait lui-même très sobrement et se couvrait la tête de la coiffe des cheikhs soufis. Il s'en contentait et disait : "mes vêtements et ma nourriture sont le fruit de mon travail et il n'en est pas de meilleur". Il s'occupait en effet de la fabrication de la soie. Sa maison se situait entre la medrese et le palais du sultan Bâyezîd. Une medrese et une mosquée de Bursa portent son nom et c'est devant cette mosquée que se trouve sa tombe. On dit qu'il laissa derrière lui dix-mille volumes.

Il devint aveugle à la fin de ses jours et on raconte que la cause de sa cécité fut la suivante : ayant entendu dire que la terre ne dévorait pas la chair des savants qui mettent en pratique leur science, il exhuma le cadavre de son maître, le Mollah Alâeddîn al-Aswad pour s'assurer de la chose. Il le trouva tel qu'il avait été enterré bien qu'un long temps se soit écoulé depuis son inhumation, et au moment même, il entendit une voix qui l'appela et qui disait : "En es-tu sûr maintenant ? Que Dieu t'enlève la vue !"

Mollah Fenârî ainsi que Mevlanâ Ahmedî, auteur de l'histoire d'Alexandre (*İskendernâme*), et que le Mollah Hâcî Pacha, auteur du célèbre traité de médecine *Kitâb al-shifâ'*, furent ensemble élèves du cheikh Akmal al-Dîn (en Égypte). Ils rendirent un jour visite à un Ami de Dieu le très Haut ; ce saint homme les regarda, et dit à Mevlanâ Ahmedî : "Tu perdras ton temps à rimailler" ; il dit ensuite à Mollah Hâcî Pacha : "Tu dépenseras ta vie dans la médecine" ; et enfin il déclara à Mollah Fenârî, il dit : " Tu réuniras les sciences profanes et religieuses et tu allieras le savoir et la piété ". Et cela se réalisa ainsi.

Taşköprülüzâde, *Eş-Şekâ'ik un-Nu'mânîye*, éd. A. S. Furat, Istanbul, 1985, p. 22 sqq., extrait traduit de l'arabe par Faiza Elleuch et J. Rollet.

***1388* Legs pieux, couvent de derviche et travail de l'or en Macédoine turque** : Serrès, une capitale régionale de la Roumélie ottomane.

Un peu plus de quatre ans après la conquête turque, Serrès (Siroz) est déjà un centre musulman actif où se sont implantées des familles anatoliennes qui encouragent l'établissement de fondations religieuses comme le couvent de derviches (zaviye) dont il est question ici. La prospérité de la ville est liée, outre la richesse de son terroir agricole, aux exploitations minières (or, argent) de la région.

Molla Bahaeddin, fils du *cheik* Khızır originaire de Toqat, érige en legs pieux (*vaqf*), en présence des représentants de la chéria (loi musulmane), les biens suivants qui sont sa pleine propriété (*miilk*) : un jardin (*hadiqa*) dans la ville de Siroz, dont l'étendue permet de [semmer ou de récolter (?)] trois mudd de céréales (*müdd* = unité de mesure), correspondant à 4 (?) mudd de Siroz, adjacent (?) aux artisans [travaillant] l'or ; au sud, le jardin atteint la rue (?) (*zuqaq* ?), au nord et à l'est de la route, et à l'ouest le cours [d'eau] ; 10 boutiques avec le terrain qui en dépend et deux maisons situées près de ces boutiques. Le terrain touche à l'est, à l'ouest et au nord de la route, et au sud le marché couvert.

Un four de boulanger et le terrain clos où [Molla Bahaeddin] habite et qui comprend sept maisons, le tout se trouvant près du terrain clos de son feu père, le Molla Hayreddin ; les limites du terrain sont connues par ceux qui ont des propriétés dans cette ville.

Les biens énumérés sont légués au bénéfice de la zaviye que [Molla Bahaeddin] a fait construire dans la ville. Le revenu sera dépensé pour les voyageurs. Le legs pieux établi conformément à la chéria ne peut être vendu, mis en gage ou cédé comme don. La validité du legs pieux est connu par le *qadi*.

L'administration (*tevliye*) et la surveillance (*nezaret*), reviennent au fondateur, et après sa mort au plus capable de ses enfants, ensuite aux enfants de celui-ci et ainsi de suite. Au cas où sa famille s'éteindrait, l'administration reviendrait au plus capable de ses esclaves servant dans la *zaviye*, ensuite aux enfants de celui-ci et ainsi de suite. Au cas encore où cette famille s'éteindrait, l'administration échoirait au *qadi* de la ville. La conservation du legs pieux doit prévaloir sur toutes les [autres] dépenses. Écrit vendredi, le vingt-six Sefer sept cent quatre-vingt dix (1388).

Irène Beldiceanu-Steinherr, *Recherches sur les actes des règnes des sultans Osmân, Orkhân et Murâd I^{er}*, Munich, 1967, pp. 246-247.

Fin du XIV^e siècle **L'assainissement des mœurs judiciaires** : les mesures de Bâyezîd I^{er} à l'encontre des juges corrompus.

Bâyezîd I^{er} prit des mesures très sévères contre la vénalité qui fleurissait dans les tribunaux.

Le sultan ottoman savait que les *kâdî*-s étaient tyranniques, acceptant des pots de vin et trompant la loi islamique ; les *kâdî*-s disaient que le mensonge était justice et la justice mensonge. Les rassemblant tous, le sultan leur demanda des comptes ; ce qu'ils avaient pu dérober, il les fit le restituer. Il les punit en conséquence ; le mal est ce qui convient à celui qui agit mal. Par la force, il les remit sur le droit chemin.

Ahmedî, *İskendernâme*, éd. C. N. Atsız, Istanbul, 1949, p. 22.

Bâyezîd était même prêt à faire exécuter quatre-vingts de ces magistrats corrompus, sans l'intervention habile de son grand vizir Alî Djandarlı, qui sauva les condamnés et réussit à faire améliorer leur statut.

Déjà, l'ordre d'exécuter cet arrêt cruel avait été donné, lorsque le vizir, qui n'osait lui-même faire au sultan aucune observation sur son excessive sévérité, gagna le bouffon de la cour, nommé Arab, en lui promettant mille florins, s'il parvenait à changer la résolution de son maître. Le bouffon parut devant le sultan, et le pria de l'envoyer en qualité d'ambassadeur à Constantinople. "Dans quel but ? dit celui-ci. — Afin de demander à l'empereur des moines pour nous juger. — Comment cela ? — Puisque nous allons brûler nos juges qui sont ignorants, il faut faire venir des savants moines grecs, afin qu'avec leur concours nous puissions répandre partout l'Evangile".

Le sultan, calmé par l'adroite saillie de son bouffon, fit appeler le grand vizir qui expliqua que l'origine de la vénalité des juges résidait dans l'incertitude de leurs revenus. Alî Djandarlı obtint alors du sultan certains avantages qui assureraient désormais aux magistrats des rentrées plus régulières : deux pour cent des sommes en litige, deux aspres pour la rédaction d'un acte judiciaire etc.

Neşrî, *Kitâb-ı Cihan-Nümâ*, éd. F. H. Unat et M. A. Köymen, Ankara, 1949, vol. I, pp. 337-338 ; J. de Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, 1835 vol. I, p. 175.

Milieu XIV^e-fin XV^e siècles Les Djandarlı : une dynastie de grands-vizirs.

Cinq membres de la même famille devaient occuper le grand-vizirat d'une manière quasi-ininterrompue entre 1380 environ et 1453 et à nouveau de 1498 à 1500. Ayant joué un rôle essentiel dans la période formative de l'État ottoman, les Djandarlı sont diversement jugés par les sources. Fidèles serviteurs des sultans pour les uns, "amis des infidèles" (gavur ortağı) et espions des Byzantins pour les autres. Le fondateur de la dynastie, Hayreddîn Halîl, fut juge de l'armée puis vizir de Murâd I^{er} vers 1480 (380).

Halîl-i Cenderî était une personne ignorante ; il était dépourvu de tout talent.

Murâd, voyant sa pauvreté et sa difficile situation, avec beaucoup de gentillesse en fit un fonctionnaire.

Enfin, il donna le titre de vizir à Halîl-i Cenderî. Quel vizirat ! Il devint un grand dirigeant.

Ahmedî, *İskendernâme*, éd. C. N. Atsız, Istanbul 1949, p. 14.

Lorsque le quatrième des Djandarlı eut été exécuté par Mehmed II, après la prise de Constantinople (1453), les chroniques ottomanes dressèrent a-posteriori un portrait très noir de la toute-puissante famille tombée en disgrâce.

En ce temps-là (le règne de Murâd I^{er}, 1362-89), les gouvernants (*pâdishâh*) n'étaient pas cupides. Ce qui tombait entre leurs mains, ils le redistribuaient, et ils ignoraient ce que pouvait être un trésor. Mais quand [Djandarlı] Hayreddîn Pacha vint à la Porte (la cour ottomane), des hommes instruits et cupides devinrent les compagnons des gouvernants. Ils commencèrent par montrer de la piété, puis ils créèrent des lois. "Celui qui dirige doit avoir un trésor", disaient-ils ... La corruption et l'oppression dans ce pays sont dues aux savants ... [Ils] s'embrent dans l'adultère et la pédérastie, prètent de l'argent avec intérêt, et ne font pas de différence entre ce qui est permis ou défendu ... Jusqu'à ce que la fille de Vulkoglu (princesse serbe) vienne à lui, Yıldırım Khan (Bâyezîd I^{er}) ne savait pas ce qu'était une beuverie. Il ne buvait ni ne ripaillait. Au temps d'Osmân, d'Orkhân Ghazi et de Murâd (I^{er}), on ne buvait pas de vin. A ce moment-là, les oulémas se faisaient entendre. A cette époque, les Sultans craignaient les oulémas ... Quand les Persans et les gens de Karamân devinrent les compagnons des princes de la maison d'Osmân, ces princes commirent toutes sortes de péchés. Jusque là on ignorait ce qu'était un livre de comptes. La pratique d'amasser de l'argent et de thésauriser date de cette époque Lorsque [Djandarlı] 'Alî Pacha ... devint vizir, le péché et l'indignité augmentèrent ... La maison d'Osmân était honnête, mais les nouveaux arrivants y introduisirent toutes sortes de malversations.

Anonim Tevârîh- Âl-i Osmân, éd. F. Giese, N. Azamat, Istanbul, 1992, pp. 31-33 ; C. Kafadar, *Between Two Words-The Construction of the Ottoman State*, Berkeley, 1995, p. 111.

***XIV^e siècle* Création des Janissaires : Histoire et légende.**

C'est à Murâd I^{er} et Kara Halîl Hayreddîn Djandarlı que l'État ottoman doit l'une de ses créations les plus originales : celle des Janissaires (en turc yeniçeri, "nouvelle troupe"). L'origine en est le droit au cinquième des prisonniers faits au cours de la guerre sainte (pendjyek/pendjik). C'est très probablement lorsque Murâd se retrouva maître de la Thrace que l'idée vint de constituer une armée à partir du matériel humain procuré par les razzias. Le recrutement se perfectionna par la suite avec l'institution du devşirme, le "ramassage". Ainsi prenait forme sous Murâd I^{er} les bases de l'administration de ce qui n'était déjà plus une principauté de gâzî, mais un

véritable Empire entre les mains des souverains ottomans. Ultérieurement, à cause du lien privilégié qui unit le corps des Janissaires aux derviches Bektâşî-s, l'hagiographie, anachroniquement, mit en relation directe Osmân, le fondateur de la dynastie et Haci Bektâş le maître de la confrérie, liant ainsi intimement Osmân et les Janissaires par la bénédiction du saint derviche.

La naissance de la "nouvelle troupe" selon l'hagiographie...

Et, en lui présentant Osmân, ils lui dirent qu'il était l'un des beys des tribus de Kaya et lui contèrent toute son histoire.

"O Osmân ! [dit Bektash], Sois le bienvenu ! Ta présence nous honore. Avance-toi et enlève ta toque."

Osmân s'avança, s'agenouilla et Bektâş le coiffa d'une toque. Il enleva la ceinture qu'il portait et en ceint Osmân. Puis, il prit la nappe qui était à côté de lui et la lui remit en disant :

"Prends ceci. Nous te confions à tes ennemis. Qu'aucun idolâtre ne puisse te résister. Que jamais leurs épées ne puissent t'atteindre tant que tu porteras notre coiffe! Sois vainqueur où que tu ailles! Que ton avenir soit plus glorieux que ton présent! Que personne ne puisse te terrasser. Je te confie mon nom de Hünkâr ("souverain"). Que ta descendance porte ce nom et que ton flambeau resplendisse du levant au couchant. Les saints du pays de Rûm (l'Anatolie) envisageaient de confier cet honneur à plusieurs autres mais moi, depuis sept ans, je garde en moi ton esprit et celui de ta descendance. Te voici, reçois ce que tu dois recevoir !"....

.... Osmân monta sur son cheval et se rendit auprès du Sultan Alâeddîn (sultan seldjoukide de Konya) pour lui demander l'autorisation de réunir des soldats et d'attaquer les idolâtres. Il coiffa tous ses hommes de la façon dont Bektâş l'avait coiffé. Ceux qui le purent décorèrent cette toque avec de l'or, afin de se rendre encore plus impressionnants. Ainsi, tous les guerriers du pays se regroupèrent autour d'Osmân et se coiffèrent comme lui. Les nouveaux arrivants eurent des toques rouges, tandis que les proches d'Osmân avaient des toques blanches. On les appelait Kapikulu (les serviteurs de la Porte).

Vilâyet-Nâme, Manâkıb-ı Hünkâr Haci Bektaş, éd. A. Gölpınarlı, Istanbul, 1958, p. 76 ; et trad. K. Ergüner, Le livre des Derviches bektashi, L'Isle-sur-la-Sorgure, 1997, pp. 183-184.

... et selon la chronique

Il y avait un danichmend (savant) appelé Qara Rüstem qui était venu de Qaraman. Il vint auprès de Djandarli Qara Khalil, qui était qadiasker (juge de l'armée), et lui dit : mon maître, pourquoi ne prélevez-vous rien pour l'État sur le butin ramassé au cours des razzias et causez-vous ainsi une perte [pour l'État] ? Le qadiasker lui répondit, que faire ? Qara Rüstem [lui] dit : Quant aux prisonniers que les ghazi rapportent, un cinquième appartient au souverain (padichah) selon la loi de Dieu, pourquoi ne pas les prendre ? Le qadiasker le dit à Murad khan Ghazi. Le souverain répondit : étant donné que c'est la loi de Dieu, pourquoi ne le prendrions-nous pas ? Et il ordonna de le prendre (...) Qara Rüstem s'installa à Gallipoli. Il perçut de chaque prisonnier 25 aspres (monnaie d'argent). Cette innovation est due à deux personnes. Ils recommandèrent à Evrenos bey (général ottoman) de prendre 25 aspres par prisonnier et un prisonnier sur cinq. Ils agirent de cette manière et ramassèrent des garçons, et ils les firent venir en Anatolie auprès de familles turques et leur firent labourer la terre. Ils travaillèrent et apprirent le turc. Après trois ou quatre ans on en fit des janissaires auprès de la Porte ; on leur mit des bonnets blancs. Voilà l'origine des janissaires.

Oruç Beğ Târihi, éd. C. N. Atsız, Istanbul, 1972, pp. 41-42 ; et trad. Irène Beldicéanu-Steiner, *Recherches sur les actes des règnes des sultans Osman, Orkhan et Murad 1^{er}*, Munich, 1967, p. 204.

***Fin XIV^e-début XV^e siècle* Le recrutement forcé des Janissaires ou Devchirme : deux témoignages**

Entre le XIV^e et le XVII^e, la levée et l'islamisation (devchirme) d'enfants chrétiens destinés à devenir des cadres militaires et civils de l'Empire ottoman, si elle fut une mesure très impopulaire parmi les populations rurales, principales pourvoyeuses de ce recrutement forcé, comme le montre le premier texte, plus ancienne attestation du devchirme (1395). Ce système demeurait cependant un prodigieux moyen d'ascension sociale permettant à de simples paysans d'accéder aux plus hautes sphères du pouvoir comme en témoigne le second texte.

1395 Lamentation à propos du recrutement des enfants chrétiens par les Turcs : homélie de l'archevêque de Thessalonique, Isidore Glabas.

Que dois-je dire ? Que dois-je penser ? Comment dois-je vous regarder, connaissant l'horrible catastrophe qui s'est abattue sur nous à cette heure ? L'horreur me remplit lorsque j'écoute la terrible sentence prononcée contre nos bien-aimés ; je me sens comme devant un feu inapprochable ou une épée invincible. Car, qu'est-ce qui pourrait dépasser la douleur d'un homme qui voit l'enfant qu'il a engendré et élevé, sur qui il a versé maintes larmes, priant pour qu'un jour il le voie atteindre le sommet du bonheur, lorsqu'il regarde ce même enfant soudain agrippé par des mains hostiles et brutales, et forcé d'accepter des coutumes et des manières étrangères ; [il est terrible] de savoir que, dans peu de temps, l'enfant grandira pour devenir une personne portant l'uniforme d'un barbare et parlant sa langue barbare, un vase rempli d'impiété ? Quelle sorte de consolation pourra apaiser l'angoisse d'un homme qui se voit pour ainsi dire coupé en deux morceaux, l'un emporté pour servir le mal et tomber dans la dépravation, tandis que l'autre part reste, aussi inutile qu'un cadavre, et pourtant empli de douleur et de malédiction.

B. Laourdas, *Isidore Archevêque de Thessalonique : homélie sur le rapt des enfants*, dans *Hellenika*, Appendice 4, Thessalonique, 1953, pp. 389-392.

1421 **Eloge du système par un Janissaire** : le discours du grand Vizir de Mehmed 1^{er}, Bâyezîd Pacha

Vous n'êtes pas sans savoir — certains en furent témoins et d'autres le tiennent de leurs parents — que, il y a à peu près soixante ans, les compagnons d'Othman traversèrent les Détroits et s'emparèrent de toute la Thrace. Les Romains et les Serbes devinrent vassaux et durent s'acquitter de l'impôt. Les Valaques au-delà du Danube, les Hongrois, les Albanais et les Bulgares furent affaiblis. Il y eut un si grand nombre de prisonniers que les taxes publiques ne furent plus suffisantes pour payer le tribut annuel que nous demandions. De plus, ils envoyèrent leurs fils et filles très servilement auprès de nos fonctionnaires pour les exhorter à la grâce et à la compassion, les prier de mettre fin à leur misérable sort et de faire la paix ! En dépit de la puissance et de la dignité de leurs fonctions, les dirigeants ottomans eurent la sagesse et la prudence de choisir les éléments les plus frustes et les plus arriérés de ces nations qui ne révèrent pas le Dieu unique proclamé par le Prophète et en firent des serviteurs de Dieu [des musulmans], des officiers victorieux et des dirigeants illustres. J'en suis un moi-même ainsi que beaucoup de ceux qui m'écoutent. Nous devons donc n'être ni laxistes ni indolents, mais sobres et vigilants. Que chacun lutte comme s'il

était le véritable fils d'Othman pour ne pas perdre cet héritage paternel par négligence.

Doucas, *Historia Byzantina*, éd. I. Bekker, Bonn, 1834, pp. 130-131.

***15 juin 1389* Deux récits de la bataille de Kosovo.**

C'est en héros "martyr" (şehîd) de l'islam que le plus ancien texte turc sur la bataille présente le sultan Murâd I^{er}, assassiné par le Serbe Miloş Obilic, au cours du rude combat qui oppose les troupes serbes et bosniaques aux soldats ottomans et qui voit la victoire de ces derniers et l'étroite vassalisation ultérieure de la Serbie.

Murâd, le héros turc ...

La bataille du prospère (sa'îd) Sultan Murâd Beg avec les mécréants Lazes (Serbes), son martyre et la défaite des infidèles :

Les infidèles envoyèrent un nombre incalculable de soldats aux Lazes (Serbes) comme auxiliaires, pour combattre Murâd Gâzî et le mener à sa perte.

Le Khân Gâzî se battit contre eux, de sorte qu'il n'y eut plus d'issue pour eux.

Leur combat fut si violent qu'il resta gravé dans l'Histoire.

Où que l'on regardât, ce n'était [que] têtes [tranchées] ; où que l'on regardât, ce n'était [que] corps [percés] !

La terre et les pierres étaient gorgées de sang ; chaque larme séchée était devenue rouge.

Le théâtre [de la bataille] était jonché de têtes et de corps enchevêtrés ; le cheval marchait sur les cadavres.

Epuisé par la violence du combat, l'infidèle avait misérablement fui.

La cavalerie courut après l'ennemi. Le Sultan resta en arrière avec quelques esclaves.

Ce chef restait là, pour que l'armée puisse le trouver à son retour.

Il y avait, semble-t-il, un infidèle qui gisait là [le corps] couvert de sang des pieds à la tête.

Il s'était caché parmi les cadavres, mais voyait clairement Gâzî Murâd.

Comme le voulut le destin, il était étendu, il se releva [soudain], [et] d'un bond frappa le sultan d'un coup de khandjar (poignard).

A cet instant, le Sultan prospère, de gâzî qu'il était, devint un martyr.

On ne peut échapper aux voies du destin. Les humains ne sont pas éternels !

Gâzî Murâd se sacrifia pour la gloire de Dieu. Il est devenu un martyr, en vérité !

Ahmedî, *İskendernâme*, éd. C. N. Atsız, Istanbul 1949, pp. 20-21.

... et Miloş le héros serbe :

Un jeune Serbe qui ne le cédait à nul autre en courage et en valeur, comme les faits le montrèrent, s'étant détaché de son rang, courut vers l'armée des Turcs, et lorsqu'ils se saisirent de lui, il leur dit qu'il n'y était venu que pour parler au sultan, et pour lui révéler un moyen certain de remporter l'avantage dans cette guerre. Murâd lui ayant fait signe de la main de s'approcher, il s'approcha, et lui enfonça son poignard dans le sein, et fut à l'heure même taillé en pièces par les gardes.

Doucas, *Historia Byzantina*, éd. I. Bekker, Bonn, 1834, pp. 15-16.

***25 septembre 1396* Nicopolis** : La défaite de la chevalerie occidentale face à l'infanterie ottomane.

A l'initiative du roi de Hongrie, Sigismond, Français et Bourguignons, alliés aux Hongrois et aux Valaques, marchent vers le Danube, dans le but de dégager Constantinople étroitement serrée par les Turcs depuis 1392. Le sultan Bâyezîd (Bajazet) attaque les coalisés chrétiens devant Nicopolis en Bulgarie. Après un début qui leur est favorable, les chevaliers franco-bourguignons chargent sans discipline l'armée ottomane qui, les enveloppant, les taille en pièces. Les plus hauts seigneurs franco-



bourguignons sont faits prisonniers, la piétaille est massacrée par les Turcs. Le choc psychologique fut immense en occident : Les Janissaires venaient de prouver au combat leur supériorité sur la fine fleur de la chevalerie occidentale.

Bajazet, informé de ce qui se passait dans le camp des Français, s'enhardit à les attaquer, et renvoya sans délai les députés de Nicopolis vers leurs concitoyens : "Que les assiégés, leur dit-il, excusent mes retards, car l'infanterie ralentit notre marche ; mais qu'ils résistent encore quelque temps avec la même constance aux efforts des chrétiens, et dans trois jours, s'il plaît à Dieu, je leur porterai secours."

Ce fut le dernier dimanche du mois de septembre qu'on acquit dans le camp la certitude de l'arrivée des Turcs. Nos soldats, effrayés, levèrent le siège, et décampèrent au milieu des plaisanteries et des outrages des habitants.

L'ennemi attendait les chrétiens de pied ferme et en ordre de bataille. Je me suis enquis et informé avec soin du nombre des Turcs, et j'ai appris de la bouche de personnes dignes de foi que leur avant-garde, composée des gens de pied, s'élevait à plus de quarante mille hommes, et qu'elle était appuyée par trente mille cavaliers. Bajazet qui venait ensuite avec une réserve de quarante mille hommes, n'était pas en vue des chrétiens ; il s'était arrêté derrière une éminence, dans une plaine voisine, et avait résolu d'y attendre les premiers résultats de la bataille. Les soldats de son avant-garde avaient pris d'habiles positions pour se défendre. Afin de rendre l'accès à leur camp plus difficile, ils avaient planté en terre devant eux des pieux très aigus, dont les pointes étaient dirigées vers nos troupes et leur firent beaucoup de mal. Les nôtres donnèrent le signal du combat en poussant des cris terribles, et firent pleuvoir sur l'ennemi une grêle de traits ; ils s'avancèrent ensuite pour l'attaquer de plus près à coups de lances ; mais ils furent arrêtés par les pieux, dont les pointes faisaient se cabrer les chevaux, et ils restèrent ainsi exposés aux coups des Turcs. Ils parvinrent enfin à couper et à arracher ces pieux, et purent engager un combat en règle. Alors la lutte commença avec plus d'acharnement. Les Français, rivalisant de courage, frappaient vigoureusement l'ennemi à coups de haches et d'épées. Les Turcs ripostaient vaillamment ; leurs rangs étaient si étroitement serrés, qu'ils demeurèrent quelque temps impénétrables.

Dieu réservait aux chrétiens une journée cruelle, une journée fatale, comme le prouva la malheureuse issue de la bataille. Lorsqu'ils furent arrivés au sommet de la colline, et qu'ils eurent aperçu, au-dessous d'eux, dans la plaine, Bajazet avec ses troupes, ils commencèrent à se repentir de leur imprudence, et leurs cœurs furent saisis d'épouvante. Les Français qui jusqu'alors s'étaient avancés comme des lions, devinrent



plus craintifs que des lièvres ; leurs capitaines ne purent pas même leur persuader de tirer l'épée et de se mettre en ordre de bataille, ni les obliger à faire mine de vouloir se défendre. Plusieurs d'entre eux s'enfuirent en toute hâte par la montagne pour rejoindre les vaisseaux. A cette vue, les Hongrois, comme on l'avait prédit, abandonnèrent leur roi et prirent la fuite. Ainsi la gloire éclatante des chrétiens se dissipa comme une vraie fumée. Leur valeur, jusqu'alors si terrible, s'évanouit tout à coup, et devint la risée des infidèles et des mécréants, dont ils étaient auparavant la terreur.

Chronique du Religieux de Saint-Denys, éd. M. L. Bellaguet, Paris, 1842, vol. II, p. 499 sqq.

***28 juillet 1402* La bataille d'Angora (Ankara) : Bâyezîd 1^{er} "la Foudre", prisonnier de Tamerlan.**

Tout semblait réussir au dynamique Bâyezîd 1^{er}, qui avait constitué un puissant État balkanique et anatolien, lorsqu'il se heurta à un autre conquérant, "Turc" d'Asie centrale, le redoutable Tamerlan (Timur-Leng) qui avait constitué un Empire s'étendant du Syr-Darya à l'Euphrate. Les deux impérialismes s'affrontèrent en Anatolie où les Ottomans furent sévèrement défaits, le sultan Bâyezîd fait prisonnier, ses États morcelés et l'essor de la dynastie d'Osmân stoppé pendant une vingtaine d'années. Les récits, ottoman et timouride, de cette bataille décisive concordent dans l'ensemble, en particulier sur le bon traitement que fit subir le vainqueur à son prisonnier, ce qui est loin de l'anecdote de la cage de fer où Bâyezîd aurait été enfermé selon les légendes colportées en occident.

La bataille vue du camp timouride...

Timour-Leng donna l'ordre d'attaquer. Aux clameurs des grandes timbales, des clairons et des cors, le bruit du souffle de la trompette du Jugement Dernier s'abattit sur le monde ; le cliquetis des sabres, la succession des coups impitoyables montrèrent ce que sera le rassemblement des humains quand ils ressusciteront... Sur ce champ de bataille ensanglanté, le prince [timouride] Abou-Bekr, devançant tous les guerriers, donna toutes les preuves de la vaillance et de la bravoure ; les blessures de ses traits firent gémir les hommes d'Anatolie ; à coups de lance, il jeta la vie des ennemis dans les défilés du trépas ; en même temps que les cœurs, il rompit l'aile gauche des Anatoliens. En cette occurrence, le prince Mohammad Soltân Bahador, vigoureux et brave, pria Timour de lui accorder le commandement suprême en cet illustre combat. Timour avait toute confiance en sa bravoure, son énergie, sa

vaillance et son intrépidité ; il avait plusieurs fois constaté que ce prince, engagé dans les grandes actions guerrières s'en était tiré avec les honneurs de la victoire ; que toujours, dans les occasions mémorables et dans les journées de bataille, il avait brillé tout autant qu'un glaive trempé du sang de l'ennemi ; aussi lui accorda-t-il ce commandement.

Ce prince, incarnant les vicissitudes du sort, attaqua l'ennemi ; pareil au lion rugissant et au tigre en courroux, il fit pleuvoir coups de lance et de masse d'armes sur les têtes de ses adversaires qui se virent tout affaiblis et complètement déconfits.

Alors fut exécuté l'ordre donné par Timour ; de concert avec le prince Mohammad, les autres émirs et princes se mirent en mouvement... Ces héros des champs de bataille, ces braves du front de combat chargèrent tous ensemble, suivis des autres guerriers qui fondirent à toute bride sur les Ottomans... Finalement, la bouche du sort psalmodia sur les troupes anatoliennes le verset coranique : "Les Roumis sont vaincus" (XXX, 1). Ces armées compactes prirent la fuite et ces rassemblements de troupes se dispersèrent. Le cou de Bayezid s'engagea dans le carcan des vicissitudes : ses armées mises en déroute, il fut encerclé par les guerriers de Timour qui le firent prisonnier et l'enchaînèrent. Timour en fut informé : s'acquittant de ses obligations envers Dieu, il s'approcha de son auguste seuil, s'inclinant et se prosternant pour se montrer humble et soumis... Puis il fit signe d'amener Bayezid en sa présence. Lorsqu'il comparut, le vaisseau des bontés de Timour se mit en mouvement et l'excellence de ses procédés se manifesta : il donna ordre de retirer ses liens et de le faire approcher. A Bayezid qui avait baisé le tapis et qui se voyait faible et misérable, Timour pardonna ses fautes suivant la coutume des nobles. Il l'accueillit honorablement, le fit asseoir en face de lui à une place enviable.

Nizâm-od-Dîn Châmi, *Zafar-nâme*, extrait trad. du persan par H. Massé *Anthologie persane*, Paris, 1950, pp. 247-248.

... et vue du côté ottoman :

[Les Ottomans] atteignirent Angora. Tamerlan, au mauvais renom, y arriva aussi. Jeudi matin, Tamerlan dressa son camp. Bâyezîd dressa le sien dans l'après-midi. L'un en face de l'autre. Tamerlan creusa des tranchées. Vendredi matin, les deux parties s'arrêtèrent pour la prière rituelle. Bâyezîd fit déployer les bannières. On sonna les tambours. Les armées se rangèrent. A peine furent-ils face à face avec l'ennemi ... que les soldats des provinces désertèrent pour rejoindre leurs anciens seigneurs qui se trouvaient du côté de Tamerlan ... Le prince Mustafâ abandonna son père et disparut. Les généraux prirent le prince Süleymân et s'en allèrent. Le prince Mehmed retourna à Amasya, avec les troupes

locales. Bâyezîd resta avec les soldats de sa garde [solak]. Un de ceux-ci, Karadja Solak, s'écria : "Où sont donc ces fils en qui tu avais tellement confiance ? Ces généraux ? Ces ministres ivrognes ? Belle fidélité ! Tu n'as pas dépensé ton argent. Tu l'as gardé bien enfermé dans le trésor, pensant qu'il servirait à tes chers fils !" Ces railleries furent amères à Bâyezîd. Il hurla : "Ingrats !" Il éperonna son cheval et sortit sur le champ de bataille, se frayant un passage parmi les troupes. Quelques fantassins et les hommes de sa garde le suivirent. Ils commencèrent à semer du désordre parmi les Djaghatay (les troupes de Tamerlan). Le prince de Germiyan (un seigneur d'Anatolie dépouillé par les Ottomans), le vit : "Celui qui combat est Bâyezîd en personne ! s'écria-t-il, qu'attendez-vous ?" On accourut aussitôt, on entoura le cheval, on fit [Bâyezîd] prisonnier.

On amena donc Bâyezîd à Tamerlan. On le fit descendre de cheval. Tamerlan ordonna : "Laissez-le sur son cheval !" Il ajouta : "Prenez-moi sous les bras." On le prit sous les bras, il était assis dans sa tente. On l'exhorta : "Majesté, monte à cheval !" Il refusa : "Malheureux, où irais-je maintenant à cheval ? Il n'est pas permis au roi de se mouvoir." Il marcha, arriva jusqu'à la porte de sa tente. On fit descendre Bâyezîd de cheval, en le traitant avec tous les honneurs. Tamerlan alla à sa rencontre. Ils s'entretenirent, assis tous les deux sur un tapis. Tamerlan ordonna : "Que dorénavant les soldats cessent le combat !"

Aşıkpaşazâde, éd. C. N. Atsız, Istanbul 1949, p. 141 sqq. ; extrait trad. par A. Bombacci, *Histoire de la littérature turque*, Paris, 1968, pp. 295-296.

***vers 1405* Des missionnaires turcs dans l'Archipel égéen** : contacts religieux et scientifiques entre Turcs, Génois et Grecs.

Un savant juriste et mystique écouté, revenant d'Égypte, passe par İzmir pour rendre visite à l'émir de la ville, son disciple. La réputation du cheikh est parvenue jusqu'à l'île voisine de Chios ; le gouverneur génois envoie une délégation de moines sur le continent pour inviter le savant turc à venir exposer ses idées dans l'île. Le ton hagiographique de ce texte ne doit pas faire pour autant douter de la réalité des contacts intellectuels et religieux entre chrétiens et musulmans, fréquemment attestés par diverses sources d'époque ottomane.

Les gens de l'île [de Chios] s'adressent à leur Bey (le gouverneur génois) pour que l'on invite le cheikh à venir prêcher sur les "mystères du Messie" (*sirr-i Mesîh*)... "Tout ce qui vient du cheikh est miraculeux ; invitez-le comme un grand personnage turc ; il pourrait nous dévoiler les mystères du Messie. S'il vous plaît, invitons-le avec

l'aide de Jésus (*Rûhullâh*). Lorsqu'ils virent que leur Bey était favorable à cette idée, les moines dans leur totalité, s'écrièrent : "allons-y tous, allons inviter ce grand homme ; peut-être acceptera-t-il de nous écouter ; il pourrait nous soumettre les mystères de l'Envoyé de Dieu". Le Bey dit à son fils : "vas-y toi aussi ; quant à nous, nous attendons ici, dans notre citadelle jusqu'à ce que le cheikh vienne ; qu'il demeure avec nous quelques jours".

Ils ont préparé des cadeaux et prenant la mer, ils ont levé l'ancre en direction d'Izmir ; en arrivant, ils se sont présentés devant le cheikh et lui ont offert des cadeaux ; posant le front par terre, ils ont embrassé le sol puis se sont adressés au cheikh en disant : "au nom du vrai Dieu, au nom de la communauté de Muhammad dont tu fais partie, au nom aussi de Jésus et de Moïse, accepte notre invitation avec bienveillance ; au nom du Dieu de Muhammad dont il fut l'Envoyé, la religion de Muhammad a été donnée par le destin à votre communauté et aussi aux détenteurs des Écritures, nous sommes venus à toi, ne nous déçois pas ; notre Bey est un grand savant ; depuis qu'il a entendu parler de ton mérite, il a trouvé la joie ; dans l'ignorance de ta venue, il se sent impotent ; il a envoyé son fils comme garant ; si nous sommes séparés par la religion, qu'est-ce que cela peut faire ? Nous avons un seul Dieu et nous sommes tous les serviteurs de Dieu".

Ils l'ont supplié humblement et le cheikh a donné son accord. Ils étaient sept moines et ils lui parlaient en arabe ; tout cela faisait très plaisir au cheikh ; il est monté sur le bateau et est parti vers l'île. Il a écouté la parole des moines ; il a vu qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions ; il leur a imposé les mains. Il leur a dit : je suis à vos ordres. Montant donc sur le bateau, ils mirent à la voile vers l'île ; en chemin, ils furent pris par une violente tempête ; ils comprirent qu'ils allaient faire naufrage ; la foudre leur tombait dessus et ils crurent qu'ils allaient mourir ; le cheikh leur dit : "n'ayez pas peur puisque je suis avec vous" ; il fit alors sa prière et, dès ce moment, la tempête s'arrêta.

Ils reprirent ainsi les commandes du bateau. Dès qu'ils furent en vue du château, le Bey (de Chios) vint en barque à la rencontre du cheikh ; le Bey était un savant astronome ; il s'entretint de cette science avec le cheikh ; il a vu que le cheikh était très féru en astronomie ; ils se sont entretenus sur ce sujet toute la journée.

Ceux qui écoutaient le cheikh disaient qu'il était un second Messie et qu'à son souffle, les morts ressuscitaient. Le Bey a organisé dans son jardin une cérémonie (*âyîn*) avec le cheikh et lui a montré beaucoup d'égards. Tout ce qu'il y avait de moines est arrivé dans l'instant ; le cheikh a commencé son *zîkr* (rite d'invocation du nom de Dieu) ; la lumière de l'Unité (*tevhidiün nûri*) a touché le cœur de certains ; beaucoup de moines ont pleuré et les derviches ont atteint l'état de *safâ*

(pureté) ; les feux de l'enfer se sont transformés en lieu de réunion pour les anges ; tous ceux qui sont rentrés dans le cercle du *zîkr* ont dit "Hû", et quand ils disaient "Hû" ("Lui", Dieu), leurs pieds ne touchaient pas par terre ; les infidèles ont vu cela de leurs yeux ; les pieds de ceux qui faisaient le *zîkr*, étaient suspendus en l'air, sachez-le bien ; ils étaient remplis d'admiration en voyant cela ; ils pensaient que c'était clairement un acte de magie.

Deux prêtres importants sont arrivés, ils venaient d'Enoz (port de Thrace), chaque année ; la révélation du cheikh les toucha et ils vinrent à l'islam en cachette ; ils firent ce qu'il fallait pour entrer dans le secret de la religion ; parmi les habitants de l'île, cinq personnes vinrent à la foi. Le cheikh leur a dit de venir le retrouver à Edirne. Sa Sainteté le cheikh resta dix jours là-bas ; il y eut beaucoup de succès ; le Bey était fasciné par le cheikh ; il passa même la mer avec lui (jusqu'à İzmir) et en pleurant, il lui donna l'accolade et remonta sur son bateau "

Halîl bin İsmâîl, *Simavna Kadıoğlu Şeyh Bedreddîn Manâkıbı*, éd. A. Gölpinarlı et İ. Sungurbey, Istanbul, 1967, pp. 80-93.

***1416* Une révolte paysanne sous Mehmed 1^{er}**: jacquerie et mystique supra-confessionnelle.

Profitant de l'anarchie consécutive à la défaite des Ottomans devant Tamerlan en 1402, divers groupes socio-religieux (paysans pauvres, derviches marginaux, groupes tribaux peu favorables à la dynastie d'Osmân etc...) se révoltent contre le pouvoir central affaibli. La grave insurrection décrite ici par un observateur qui s'est soigneusement informé des événements qu'il rapporte, se situe dans une région englobant la presqu'île de Karaburun à l'ouest d'Izmir, Ephèse et les îles de Chios et de Samos.

En ces jours-là, surgit d'entre les Turcs, un paysan ignorant, dans les parages de la montagne qui se trouve à l'entrée du golfe d'Ionie, en face de Chios, et qu'on appelle communément Stylarion (Karaburun). Cet homme prêchait aux Turcs la pauvreté et leur enjoignait de mettre, excepté les femmes, tout en commun : la nourriture, les vêtements, les troupeaux et les terres : Moi, disait-il, je me sers de ta maison comme si elle était mienne, et toi, de la mienne comme si elle était à toi, à l'exception des femmes. Abusant les paysans par cette doctrine, il pratiqua une amitié trompeuse envers les chrétiens : si un Turc, soutenait-il, dit que les chrétiens sont des impies, c'est lui-même qui fait preuve d'impiété. Et tous ceux qui suivaient sa manière de penser, quand ils rencontraient un chrétien, l'accueillaient avec amitié et

l'honoraient comme un envoyé de Dieu. Lui-même, chaque jour, à Chios, ne cessait d'envoyer ses apôtres aux dirigeants et aux hommes d'église, et il leur expliquait sa doctrine selon laquelle il n'est de salut pour tous que dans un accord avec la foi des chrétiens.

Or, il se trouvait qu'en ce temps-là, habitait dans l'île, au monastère appelé Tourloti, un vieil ermite crétois. Et le faux moine envoya deux de ses apôtres, vêtus d'une simple tunique, tête nue, rasés et les pieds sans sandales enveloppés d'un mauvais morceau de drap, pour saluer l'ermite et lui déclarer : je suis ton compagnon d'ascèse et ce Dieu que tu adores, moi aussi je me prosterne devant lui et je suis avec toi pendant la nuit, lorsque, sans bruit, je traverse la mer à pied. Ainsi le vrai moine, trompé par le faux, commença à rapporter sur ce dernier des choses étranges : vaquant dans l'île de Samos, déclarait-il, lui aussi devint mon compagnon d'ascèse, et maintenant, jour après jour, il fait la traversée et converse avec moi. Et il ajoutait devant moi-même (l'auteur ce texte, Doukas) qui consignais ses dires, d'autres faits extraordinaires.

Le gouverneur de Mehmed (le sultan Mehmed 1^{er}), qui avait pleine autorité sur la province, marcha contre le faux moine, mais il ne put franchir les défilés du Styliarion. Les révoltés du Styliarion, se rassemblant au nombre de plus de 6.000, prirent position dans des endroits escarpés et exterminèrent le gouverneur et ses troupes. Alors, les partisans de Börklüce Mustafâ – tel était son nom –, leur croyance dans le faux moine se fortifiant, le placèrent plus haut qu'un prophète et proclamèrent qu'il ne fallait pas se couvrir la tête du bonnet de feutre qu'ils appellent *zerkülâh*, mais vivre, couverts d'une simple tunique, une existence sans abri, et s'associer aux chrétiens plutôt qu'aux Turcs.

Après ces événements, Mehmed ordonna au gouverneur de Lydie, Ali Bey, de marcher contre les Styliarioi avec toutes les forces de Lydie et d'Ionie. Les Styliarioi tenaient à nouveau les passes des défilés. Le gros de l'armée ennemie s'y étant engagé, les paysans les massacrèrent tous, à l'exception d'Ali Bey qui se sauva jusqu'à Magnésie avec un petit nombre d'hommes.

Apprenant ce drame, Mehmed envoya alors son propre fils Murâd, un enfant qui était dans sa douzième année, accompagné de Bâyezîd Pacha à la tête de l'armée de Thrace. Renforcés par les troupes de Bithynie, de Phrygie, de Lydie et d'Ionie, ils pénétrèrent en force dans ces régions escarpées et fauchèrent sans merci tous ceux qui se trouvaient à leur portée, vieillards, enfants, hommes et femmes ; bref, ils égorgèrent tout le monde sans considération d'âge jusqu'à ce qu'ils parvinssent dans la montagne tenue par les derviches. Ils livrèrent alors bataille et l'armée de Murâd subit de lourdes pertes mais les rebelles se rendirent finalement avec le faux moine. On les enchaîna et on les conduisit à Éphèse.

Là, ils firent subir au faux moine de grands supplices et ils constatèrent qu'il restait imperturbable et ferme dans ses élucubrations. Alors, ils le crucifièrent, le juchèrent sur un chameau, les mains écartées et clouées sur des planches, et le promenèrent à travers la ville. Les disciples qui ne voulaient pas renier l'enseignement de leur maître, furent égorgés sous ses yeux. Ils ne disaient rien d'autre que « Dede Sultan eriş », c'est-à-dire « viens, Seigneur Père » et recevaient la mort joyusement.

Jusqu'à présent, la croyance est restée chez beaucoup de ses disciples qu'il n'est pas mort mais qu'il vit toujours : Après ces événements, j'eus un entretien avec l'ascète dont j'ai déjà parlé. Comme je l'interrogeais sur les croyances concernant Börklüce Mustafâ, il me dit que celui-ci n'était pas mort mais qu'il était passé dans l'île de Samos et qu'il y vivait comme auparavant. Quant à moi, je ne crois ni n'admets en aucune manière les illusions de cet ermite.

Bâyezîd Pacha en compagnie du prince Murâd traversa ensuite l'Asie et la Lydie, livrant à une mort atroce tous les moines turcs vivant dans la pauvreté, qu'il rencontrait sur son chemin. Il passa par la Phrygie et, traversant les Détroits, il vint à Andrinople où il présenta à Mehmed son fils Murâd, vainqueur et couvert de trophées.

Doukas, *Historia Byzantina*, éd. I. Bekker, Bonn, 1834, pp. 111-115.

10 juin-6 septembre 1422 **L'assaut turc contre Constantinople** : une "répétition générale" 30 ans avant la conquête définitive de la métropole impériale.

Irrité de l'appui accordé par les Byzantins au prétendant au trône ottoman, Düzme Mustafâ, le sultan Murâd II assiège la ville impériale du 10 juin au 6 septembre 1422. La lutte fut acharnée : Murâd fit construire entre la Corne d'Or et la Propontide une immense levée de terre chargée de machines de guerre, parmi lesquelles des bombardes et armes à feu, qui faisaient plus de bruit que de mal, et qui voisinaient avec les balistes et les tours tournantes d'autrefois. Le camp turc était rempli de marchands d'esclaves et de derviches qui venaient prendre leur part du butin, sur la foi de la proclamation du sultan qui promettait de livrer la ville et ses trésors aux vrais croyants. Un illuminé vénéré de tous, le cheikh Seyyid Bukharî, de la famille du Prophète, avait prédit que la ville tomberait aux mains des musulmans le lundi 24 août. L'assaut général fut donné ce jour-là et la

bataille avait été longue et acharnée, lorsque les Turcs, pris d'une panique inexplicable, brûlèrent leurs machines de guerre et battirent en retraite. Cet échec fut dû sans doute à l'insuffisance des forces dont disposait Murâd, qui ne paraît pas avoir assiégé la ville par la mer, et aussi au courage et à l'ardeur que montrèrent les défenseurs : le jour du grand assaut, les chroniqueurs montrent tous les habitants, hommes, femmes se portant vers les remparts pour contribuer à la défense, tandis que l'empereur Jean VIII dirigeait une sortie victorieuse.

... Au commencement du mois de juin, Mikhalbeg s'avança le premier jusqu'aux portes de Constantinople à la tête de 10 000 akindjis (corps de cavalerie légère), après avoir désolé tout le pays d'alentour, brûlé les récoltes, saccagé les villages, et traîné les habitants en esclavage. Dix jours après, parut l'armée de siège qui, ne trouvant plus rien à dévaster, s'en prit aux vignes et aux vergers, et en arracha jusqu'aux racines. Toute l'armée de Mourad était rassemblée autour de Constantinople, quand il arriva lui-même, inondant de ses cavaliers le pays changé en désert. Il fit aussitôt construire, du côté de la terre, un rempart qui s'étendait depuis la Corne d'Or jusqu'à la porte de Bois, c'est-à-dire depuis le palais maritime, jusqu'au palais des Blachernes qui ferme l'entrée de la ville du côté du port. Ce rempart, distant seulement d'un trait de flèche des murs de la ville, était construit avec des planches épaisses, recouvertes de terre, et bravant par sa solidité les jets de pierres des balistes et les décharges des armes à feu. La principale attaque des assaillants était dirigée contre une vieille tour fendue, située tout près de l'église de Sainte-Kyriaki ; c'est là que la petite rivière du Lycos entre dans Constantinople, à côté de la porte de Saint-Romain, aujourd'hui dite du Canon (Top Kapı). Mourad fit construire des tours en bois de la même hauteur que celles de la ville ; on les poussa contre les murs au moyen de roues garnies de fer ; une partie de l'armée fut employée à confectionner des chariots munis de faux, des faucons, des tortues, pour ouvrir des brèches et faciliter l'assaut ; l'autre partie pratiquait les mines, et cherchait à découvrir les aqueducs pour s'introduire dans la ville.

Mourad, voulant animer l'ardeur de ses troupes et en augmenter le nombre, fit publier par des crieurs, que Constantinople et ses trésors seraient abandonnés aux musulmans. A cette nouvelle, une foule de gens sans aveu accourut de tous côtés vers le camp des Ottomans ; c'étaient des marchands de bestiaux, des marchands d'esclaves, des usuriers, des brocanteurs, tous alléchés par l'espoir de tirer un gain énorme du butin que feraient les soldats. On vit arriver encore un grand nombre de derviches : ceux-là demandaient qu'on leur livrât, pour leur part de butin, les religieuses enfermées dans les cloîtres de Constantinople. Le grand cheikh, Seyyidd Bokhari Emir Sultan, gendre de Bayezid Yildirim (la Foudre), se faisait remarquer, au milieu d'eux,

par sa haute stature et la noblesse de ses traits. Il entra dans le camp des Ottomans escorté d'une foule de derviches qui se prosternaient à chaque pas devant lui, baisant ses mains, ses pieds, baisant encore les rênes du mulet sur lequel le grand cheikh était monté. Aussitôt qu'il eut mis pied à terre et se fut retiré dans la tente de feutre qui lui était réservée, il se mit à interroger le livre des devins afin de déterminer le jour et l'heure où les murs de Constantinople tomberaient devant Mourad : pendant sa méditation, les derviches qui l'avaient accompagné remplissaient l'air de leurs cris, et, s'avançant vers la ville, provoquaient et insultaient les soldats qui en garnissaient les remparts : "Qu'avez-vous fait de votre Dieu, hommes aveugles ? disaient-ils. Où est votre Christ, où sont vos saints pour vous secourir et vous défendre ? Demain nous entrerons dans vos murs : demain nous vous emmènerons en esclavage, par la foi que nous professons ! ainsi le veut le Prophète."

Le cheikh Bokhari sortit enfin de sa tente et vint annoncer que le lundi 24 août, à une heure après midi, il monterait à cheval, agiterait en l'air son cimenterre, et pousserait trois fois le cri de guerre ; qu'aussitôt après la ville de Constantinople tomberait au pouvoir des Ottomans. En effet, au jour et à l'heure indiqués, le cheikh monta sur son magnifique cheval de bataille et s'avança vers la ville, faisant porter devant lui un énorme bouclier. Arrivés à une certaine distance, les cinq cents derviches qui l'accompagnaient poussèrent trois fois le cri de guerre ; et lui-même, ayant tiré son glaive du fourreau et crié Allah et Mohammed ! poussa son cheval en avant et se mit à la tête des troupes. Le combat s'engagea aussitôt sur toute la ligne, depuis la Corne d'Or jusqu'à la porte de Bois, ligne immense qui comprend toute l'enceinte de la ville du côté de la terre. Au moment de l'assaut, l'empereur Manuel II était mourant ; Jean, son fils et l'héritier du trône, commandait le poste qui défendait la porte de Saint-Romain, excitant les soldats et les habitants à résister courageusement aux musulmans et leur rappelant qu'ils se battaient pour leur culte, leurs foyers et leur liberté. L'air était obscurci par un nuage de flèches ; toute la population de Constantinople était sous les armes en ce jour de danger. Les femmes et les enfants se servaient de faux en guise de sabres, et s'étaient fait des boucliers avec des fonds de tonneaux. Les archontes et éphores étaient à la tête des assiégés et faisaient face aux vizirs et aux émirs des Turcs ; les moines et les prêtres grecs avaient pris eux-mêmes les armes et se présentaient partout face aux derviches. On entendait au fort de la mêlée retentir le cri d'Allah et de Mohammed, auquel répondait, du côté des Grecs, le cri de Christos et Panaghia (la Vierge Marie) ; c'était une lutte opiniâtre, un affreux tumulte. Le combat durait encore au coucher du soleil, et les assiégés continuaient à défendre leurs remparts avec un héroïque courage, lorsque tout-à-coup

les Turcs , saisis d'une terreur panique, se retirèrent précipitamment, et, mettant le feu à leurs machines de siège, rentrèrent au camp en pleine déroute.

J. de Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, 1835 vol. II, p. 116, sqq., d'après Jean Kananos, *Narratio de Bello Constantinopolitano*, éd. B. G. Niebuhr, Bonn, 1838, p. 468 sqq.

***29 mars 1430* Prise de Thessalonique par Murâd II**

Thessalonique, livrée aux Vénitiens par son gouverneur, le despote Andronic Paléologue en 1423, fait de la Sérénissime une puissance balkanique, ce que ne peut accepter Murâd II. Après avoir occupé les abords de la grande métropole, le sultan vient en personne diriger le siège de Thessalonique qu'il occupe et met à sac le 29 mars 1430. L'événement eut un grand retentissement dans le monde chrétien et fit mesurer le danger de la rapide progression turque dans les Balkans.

[Le général turc] Hamza ayant investi Thessalonique en continua sans cesse l'attaque. Le nombre des assiégeants surpassait si fort les assiégés, qu'ils étaient au moins cent contre un. Après avoir préparé quantité d'échelles et de machines propres aux sièges, il fit dire au sultan Murâd qu'il le suppliait de venir pour donner un assaut, pendant que les assiégés attendaient du secours de Venise. Murâd étant arrivé, et ayant trouvé tout préparé pour un assaut, sans que le secours parût, il fit publier dans son armée à son de trompe qu'il donnait tout aux soldats, les hommes, les femmes, les enfants, l'or, l'argent, et qu'il ne se réservait que la place. Les trompettes ensuite ayant sonné, et les échelles ayant été appliquées aux murailles, les Turcs montèrent sur les remparts, sans que la garnison, qui n'était nullement proportionnée à l'enceinte de la ville, ne réussisse à les en empêcher, et les assaillants ouvrirent une des portes par où l'armée entra comme un essaim d'abeilles.

Il n'y avait rien de si triste et de si tragique à voir que des cavaliers qui tenaient tous des chaînes dans leurs mains, et qui traînaient après eux des hommes, des femmes, des jeunes garçons et des jeunes filles dont la douleur ne trouvait point d'autre consolation que de crier d'un ton lamentable, malheur, malheur, sans que personne fût touché de compassion, ni leur tendît une main secourable. La disgrâce de cette déplorable ville n'était qu'une faible image, et comme un léger essai des violences et des cruautés qui devaient être bientôt exercées sur la capitale de l'Empire. Les maisons furent pillées, les temples profanés, leurs ornements enlevés. La chasteté des filles devint la victime de l'incontinence, et la liberté des femmes fut asservie à la domination

d'un maître cruel. D'où procédèrent de si étranges maux et de si rigoureux châtimens, si ce n'est de l'excès de nos péchés ? Cette ville si vaste, et autrefois si peuplée ayant été désolée en un jour, fût demeurée déserte, si le Grand Seigneur (le sultan) ne l'eût repeuplée de plusieurs familles tirées des bourgades et des villes voisines, et de quelques Romains (Byzantins) à qui il permit d'aller habiter Thessalonique, pourvu qu'ils eussent payé leur rançon. Il changea les monastères en d'abominables mosquées. Il n'y eut que l'église du martyr Saint-Démètre qui fut exempte de cette horrible profanation, car après y être entré, y avoir fait ses prières, et y avoir immolé un bœuf de ses propres mains, le sultan la laissa aux chrétiens. Néanmoins les Turcs ôtèrent auparavant les ornemens du vestibule, de l'église, et du tombeau, et n'y laissèrent que les murs.

Doukas, *Historia Byzantina*, éd. I. Bekker, Bonn, 1834, pp. 199-200.

***10 novembre 1444* Échec à la croisade anti-ottomane** : la bataille de Varna.

Une première croisade réunissant, à l'appel du pape, Hongrois, souverains balkaniques et contingents occidentaux, avait été écrasée, on l'a vu, par l'armée ottomane de Bayezid I^{er} à Nicopolis en Bulgarie (1396). Devant la progression inquiétante des Turcs dans les Balkans sous la direction de l'énergique sultan Murâd II, une nouvelle coalition chrétienne s'organise à l'initiative du pape, du voyvode de Transylvanie Jean Hunyadi et du roi de Pologne et de Hongrie, Ladislas III. Le but : dégager Constantinople et chasser les Ottomans d'Europe. Ayant rompu unilatéralement un accord de paix conclu avec le sultan (juin 1444), les coalisés se dirigent vers Varna sur la mer Noire, où Murâd II les attend. Une bataille longtemps indécise a lieu devant les murs du port de Varna, le 10 novembre 1444. L'affrontement se solde finalement par une lourde défaite des chrétiens, dans laquelle le roi de Hongrie et le légat du pape trouvent la mort. La réputation d'invincibilité de l'armée turque semble définitivement établie et il faudra attendre plus d'un siècle pour qu'une nouvelle coalition européenne se dresse contre l'expansionnisme ottoman. Le récit qui suit a été composé par le chroniqueur ottoman du XVI^e siècle Hoca Sadeddîn.

Au matin le roulement du tambour emplit l'air de l'Orient à l'Occident. Bientôt le champ de bataille fut couvert de corps sans tête et une foule de braves fut précipitée dans la vallée de la mort. Comme les troupes étaient innombrables, l'armée ottomane plia, et Karaca Bey,

beylerbey d'Anatolie, ayant été tué, le découragement se saisit des musulmans, et ils tournèrent le visage vers la fuite. Murâd seul, entouré des officiers de sa cour et des beys mûris par l'âge, resta dans le lieu du combat, inébranlable comme une montagne au milieu de la déroute de son armée ; adressant ses ferventes prières à Dieu qui seul peut satisfaire nos besoins, il s'écria : "daigne, ô Dieu, ne pas permettre que les légions de la foi soient foulées aux pieds par l'armée de l'erreur ; rallie tes serviteurs, et vérifie aujourd'hui cette sentence qu'on lit dans ta parole : *je me fais un devoir d'accorder la victoire aux croyants* (Coran XXX, 46). Ne laisse point triompher l'impie roi de Hongrie, livre-le en proie au poignard de la vengeance, et que les fidèles séparent sa tête de son corps".

Murâd en larmes n'eut pas plutôt fini cette prière que le Très Haut daigna se rendre à ses vœux. Le roi de Hongrie, poussé par le vent de l'orgueil, et sur le conseil de Yanko (Hunyadi), se précipita vers le lieu où combattait Murâd, espérant mettre en déroute le peu de musulmans qui étaient encore en armes. Dans sa folle ardeur le roi de Hongrie poussa son coursier vers l'étendard du sultan. Les braves soldats de Murâd ouvrent leurs rangs à ce chien présomptueux, et l'entourent, lui et sa troupe méprisable. Aussitôt, un brave janissaire nommé Koca Hizir se jette sur ce furieux, lui tranche la tête et l'apporte au sultan.

Bientôt, la victoire, semblable à une jeune fiancée, écarta son voile, et se montra radieuse aux regards empressés du sultan. Murâd ordonna que l'on mît au haut d'une pique la tête de l'infidèle, et qu'on la montrât aux aveugles mécréants. Cependant, au son des tambours de la victoire, les musulmans poussèrent leurs coursiers contre les chrétiens. Ces misérables, ayant aperçu en haut d'une lance la tête sans cervelle du malheureux roi, furent saisis de frayeur et se débandèrent. Le maudit Yanko essaya en vain de leur faire reprendre courage, en leur criant : "Nous ne sommes pas venus ici pour le roi de Hongrie, mais pour défendre la religion chrétienne". Les idolâtres troublés par l'irruption des guerriers de la foi, n'aperçurent plus que le chemin de la fuite.

L'armée des infidèles ayant été ainsi mise en déroute, le beylerbey (gouverneur général) Dâvûd Pacha, à la tête des soldats de Roumélie, poursuivit jusqu'au Danube les infidèles, et pendant deux jours et deux nuits, il fit esclaves ou abreuva de la coupe de la mort tous ceux qu'il put trouver. Après la victoire, le vaillant Murâd parcourut le champ de bataille pour connaître le nombre de morts ; et, n'ayant pas vu un seul des infidèles tués dans le combat qui eût la barbe blanche, il en témoigna son étonnement à Azep Bey, l'un de ses officiers : "Si quelqu'un d'entre eux avait eu la barbe blanche, lui répondit Azep Bey, il n'aurait jamais participé à une entreprise aussi téméraire".

Hoca Sadeddîn Efendî, *Tacüt-Tevârih*, éd. İsmet Parmaksızođlu, vol. II, Istanbul, 1974, pp. 218-222.

***Milieu XV^e siècle* Murâd II contre Skanderbeg :** Les Turcs affrontent les Albanais.

Georges Castriota, dit Iskender-Bey (Scanderbeg), fils d'un chef de clan albanais qui dut livrer son fils en otage au sultan en 1423, devint musulman et combattit dans l'armée ottomane avant de désertier et de rentrer en Albanie où il occupa en 1443 la forteresse de Croïa (Krujë). Redevenu chrétien et acclamé par les clans comme capitaine général de la ligue albanaise, il lutta avec succès contre les armées de Murâd II et Mehmed II, jusqu'à sa mort en 1468.

Sur le commencement de l'été, Amurat (Murâd II) se mit en campagne pour aller contre Scender ou Scanderbeg (c'est-à-dire Alexandre) qui avait dans sa jeunesse été nourri à la Porte, et dit-on qu'Amourat même en aurait abusé : dont indigné de cet outrage, et ne le pouvant condescendre d'abandonner sa religion, il avait trouvé le moyen de s'évader et de se retrouver dans son pays d'Epire, là où il s'était tout ouvertement rebellé contre Amourat, ne lui envoyant pas le tribut accoutumé, et ne permettant à personne de ses sujets d'aller à la Porte, ni à la suite de son camp.

Déjà même il commençait à lui faire la guerre à bon escient: par quoi Amourat assembla en diligence tout autant qu'il avait de gens de fait, et en Asie et en Europe, et entra en personne dans le pays où il mit tout à feu et à sang, pilla la contrée, et gâta universellement tous les blés et autres biens qui étaient sur la face de la terre, pour réduire le peuple à la famine. Ce temps pendant, Scender, après avoir fait retirer les femmes et enfants, ensemble le reste de l'inutile peuple sur les terres des Vénitiens le long du golfe Adriatique, pour les mettre en sûreté, lui avec ses hommes de défense voltigeait çà et là par le pays, sans s'arrêter nulle part, pourvoyant par même moyen aux endroits qui avaient besoin de secours.

Et si faisait toujours encore quelque dommage aux ennemis. Mais la principale retraite était en des lieux forts et malaisés d'aborder, dans les montagnes qui s'allongent jusqu'à la marine, attendant ce que voudrait faire Amourat, et à quelle place finalement il le viendrait attaquer. Qui fut celle de Sphetisgrad, laquelle il enveloppa de ses armées tout à l'entour, et fit d'arrivée sommer les habitants de se rendre, en quoi faisant, il leur donnerait liberté de se retirer où bon leur semblerait : dont ils ne voulurent rien faire, ainsi se préparèrent pour attendre le siège en bonne dévotion. Toutefois il ne dura pas longuement, car leur ayant donné une fort rude escalade par les Janissaires, ils furent emportés d'assaut, et suivant ce qu'il avait ordonné, tous les hommes mis au fil de l'épée, le reste exposé au pillage. De là il tira outre vers Getia, laquelle intimidée par l'exemple de l'autre, se rendit à

composition : Ayant mis en servage tout le peuple, s'en alla finalement planter devant Croye la principale et meilleure place de toute l'Albanie ; car l'assiette en est forte à merveille, et si était bien remparée et munie de bons fossés, de murailles, boulevards et plates-formes.

Amourat fit néanmoins ses approches sans temporiser, et ayant assis ses pièces en batterie fit une grande brèche dans la muraille, où les Janissaires donnèrent incontinent l'assaut, toutefois ils en furent repoussés vaillamment, avec grand meurtre et occision. Par quoi Amourat voyant que les choses ne lui succédaient pas à sa volonté, et que le siège serait pour aller en longueur, joint aussi que l'hiver approchait, et que les pluies et froidures commençaient déjà à être fort grandes, qui eussent porté un merveilleux dommage à son armée, advisa pour le mieux de se retirer cette fois.

Laonikos Chalkokondylès, trad. B. de Vigenère, *Histoire de la décadence de l'empire grec et établissement de celui des Turcs*, Rouen, 1560, vol. I, p. 139 ; texte grec dans l'éd. E. Darko, *Laonici Chalcocandylae Historiarum Demonstrationes*, Budapest, 1923, vol. II, pp. 120-121.

***29 mai 1453* Les enjeux idéologiques d'une capitale d'Empire : La prise de Byzance par les Ottomans.**

La prise de Constantinople par les Turcs eut un retentissement plus idéologique qu'une importance stratégique, la ville étant depuis longtemps étroitement enclavée en territoire ottoman. Pour les musulmans, cela représentait l'aboutissement d'un vieux projet annoncé par plusieurs hadith-s attribués au prophète Muhammad ; par exemple celui que le sultan proclamait devant ses troupes pendant le siège: "Certainement Constantinople sera prise. Excellents seront l'émir et l'armée qui s'en empareront" ; l'occupation du siège de l'Empire romano-byzantin marquait aussi l'enracinement en Europe d'une aspiration impériale turque.

Pour la chrétienté byzantine, la perte du siège du pouvoir impérial et de l'Eglise-Mère fut particulièrement traumatisante et le souvenir douloureux se perpétua à travers le genre littéraire des "Lamentations sur la prise de Constantinople", tout en permettant ultérieurement l'élaboration, en monde russe, de la thèse de la "troisième Rome", les Slaves ayant pour objectif de reprendre le flambeau romano-byzantin.

Le siège et la prise de la ville ont été "couverts", pour prendre un terme journalistique, par de nombreux témoignages, contemporains ou postérieurs à l'événement, en des langues diverses, slaves, germaniques, romanes, latine, ou arménienne, et bien sûr en grec et en turc.

"La chute de Constantinople" ou la vision grecque des faits :

Les Turcs couverts de leurs boucliers s'approchèrent des murailles, et firent tous leurs efforts pour y appliquer les échelles ; mais ces efforts furent rendus inutiles par la prodigieuse quantité de pierres que les assiégés jetèrent des murailles.

Pendant que l'Empereur secondé par les Romains (Byzantins) gardait la brèche, Dieu fit entrer les Turcs par un autre endroit. Cinquante des esclaves du tyran s'étant aperçu qu'une petite porte était ouverte, s'y jetèrent, montèrent sur les murailles et taillèrent en pièces ceux qui combattaient dessus. C'était un spectacle effroyable que de voir les Romains qui empêchaient les Turcs d'appliquer les échelles aux murailles, être contraints de fermer les yeux et de se précipiter dans le vide. Après cela les Turcs n'eurent plus de peine à appliquer leurs échelles, et à monter aussi légèrement que les aigles volent.

L'Empereur ni ceux qui combattaient sous ses ordres ne s'aperçurent point de cette irruption, tant parce qu'ils étaient fort éloignés de l'endroit par où elle s'était faite, que parce qu'ils étaient uniquement occupés à se défendre, et à réparer le défaut de leur nombre par l'excès de leur valeur. Quand ils sentirent qu'on tirait sur eux du haut des murailles, et qu'ils reconnurent que c'étaient des Turcs qui y étaient montés, ils se jetèrent en désordre dans la ville, mais comme la porte de Charisios était fort étroite, il n'y eut que ceux qui furent assez forts pour marcher sur le ventre des autres qui y entrèrent. Dès que les Turcs s'aperçurent de la fuite des Romains, ils les poursuivirent à grands cris, les écrasèrent et les massacrèrent. Comme la porte était bouchée ou de morts ou de mourants, la plupart entrèrent par la brèche, tuant tout ce qui paraissait devant eux.

Ce fut là que l'Empereur désespérant de soi-même et tenant son épée et son bouclier, dit ces tristes paroles : Ne se trouvera-t-il pas un chrétien pour me couper la tête ? A peine eut-il achevé cette parole qu'un Turc lui donna un coup au visage, et à l'heure même un autre Turc lui donna un autre coup qui le fit tomber mort, sans qu'il sût que c'était l'Empereur.

Les Turcs entrèrent une heure après minuit dans Constantinople et n'y perdirent que trois hommes, alors que, depuis la porte de Charisios jusqu'au Palais, ils en tuèrent deux-mille, tant ceux qui fuyaient que ceux qui se défendaient.

Doukas, *Historia Byzantina*, éd. I. Bekker, Bonn, 1834, pp. 285-287.



"La conquête d'Istanbul" ou l'approche turque de l'événement :

L'immonde Tekür (l'empereur grec), ayant appris que les fortifications étaient aussi entamées du côté de la mer, en pensa perdre raison ; néanmoins il renforça les troupes qui gardaient cet endroit, et s'appliqua à faire réparer les murailles tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; mais les soldats grecs ne pouvant y suffire, il chargea l'armée des Francs de remettre en état la partie des remparts située au midi de la porte d'Edirne. Les principaux d'entre les Grecs furent indignés de ce qu'on ne leur avait pas confié la garde d'un lieu qu'ils auraient défendu, selon eux, mieux que personne, et qu'on l'eût laissée à des étrangers ; aussi la division se mit-elle parmi les assiégés, ce qui occasionna des fautes dans les ordres donnés pour faire agir ces troupes de l'erreur. Les Ottomans ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et regardant leur vie comme une marchandise de vil prix, ils montèrent à l'assaut avec intrépidité, par les brèches qui étaient au midi de la porte d'Edirne.

Ils allaient franchir les remparts, lorsque l'avant-garde des ténèbres parut du haut de l'horizon occidental, et bientôt les astres de la nuit furent témoins de la supériorité des braves musulmans. Alors le monarque juste et valeureux donna à l'armée victorieuse l'ordre de mettre des bougies ou des lanternes allumées au haut des piques et des lances, et, jusqu'à ce que l'astre du quatrième ciel jetât ses rayons sur le monde, de continuer à combattre, afin de ne pas laisser de repos aux misérables infidèles, ni leur donner le temps de réparer les brèches. D'après l'ordre impérial, la lumière des flambeaux et des lampes éclaira le devant de la place et les alentours qui devinrent semblables à un champ couvert de roses et de tulipes (....)

En même temps les musulmans ceignirent la ceinture de l'ardeur, et, semblables au lion qui est à la poursuite de sa proie, sans faire attention à la pluie continuelle des flèches, des pierres, des boulets de canon et de fusil, ils coururent aux brèches, persuadés qu'elles étaient la porte de la victoire. La poussière du combat s'élevait jusqu'aux cieux, et, comme un voile, couvrait la voûte azurée.

Les épées ne se reposaient pas un seul instant ; les dards et les flèches perçaient sans cesse les cœurs de cette troupe rebelle. Bientôt les Ottomans élevèrent sur les murs de Constantinople l'étendard de la victoire, et proclamèrent avec la langue libre de leur épée, les sourates de la victoire et des châteaux (sourates 48 et 85). La défense de la place se ralentissait, et la bonne nouvelle, exprimée par ces mots du Coran: Certes, notre armée remportera la victoire (sourate 37, v. 173) fondait la confiance de l'armée musulmane et la remplissait d'un saint enthousiasme.

Pendant l'empereur grec, entouré de ses soldats les plus braves, était dans son palais, situé au nord de la porte d'Édirne : il cherchait à en défendre les abords contre les guerriers musulmans, lorsque tout-à-coup il apprit que ceux qui arborent l'étendard élevé de la parole de Dieu, s'étaient introduits dans l'intérieur de la place. Il réalise alors que le drapeau de son bonheur est abattu ; son esprit se trouble ; il se hâte de fuir loin de sa demeure. Se querellant lui-même sur sa mauvaise fortune, cet homme, dont l'habitation devait être l'enfer, se disait : "Où est le lieu pour fuir ?"

Hoca Sadeddîn, *Tacü't-tevârih*, éd. İ. Parmaksizoğlu, Istanbul, 1974, vol. II, pp. 280-283.

***Après 1453* Le repeuplement d'Istanbul par Mehmed II** : mesures attractives et déplacement forcé de populations (*sürgün*).

Soucieux de repeupler au plus vite sa nouvelle capitale, quasi désertée au lendemain de la conquête, Mehmed II tente sans beaucoup de succès d'attirer les sujets de ses États en leur faisant don de biens immobiliers dans la ville ruinée. Il utilise alors la pratique du sürgün (exil, déportation de collectivités), usage fréquent sous les Ottomans comme jadis à Byzance (exoria).

Le sultan envoya des officiers sur toutes ses terres pour annoncer que quiconque le désirait devrait venir et prendre possession à Istanbul, comme propriétaires, de maisons, de vergers et de jardins, que ceux-ci seraient donnés à qui viendrait les demander. En dépit de cette mesure, la cité ne fut guère repeuplée ; alors le sultan ordonna que de tout le pays, des familles, pauvres ou riches, devraient être amenées de force. Et on envoya des officiers avec des firmans, aux cadis et aux préfets de tout le pays. Et, en accord avec les firmans, ils déportèrent et amenèrent de nombreuses familles, et à ces nouveaux venus aussi on donna des maisons ; et dès lors la cité se repeupla.

Aşıkpaşazâde, éd. C. N. Atsız, Istanbul, 1949, p. 193.

Le défi de Sainte-Sophie : aux origines de l'art impérial ottoman

30 mai 1453 *Le sultan dans la coupole*

Dès le lendemain de la conquête de Constantinople, le sultan vient admirer la grande basilique de Sainte-Sophie. Selon un des membres de son entourage, l'historien Tursun Bey, Mehmed II fut stupéfait d'admiration devant la perfection de la Grande Église, au point d'en escalader la coupole. Désormais, le défi architectural était engagé pour longtemps : les futures mosquées impériales d'Istanbul se devaient de surpasser la cathédrale byzantine à laquelle les Turcs conservèrent son nom d'origine, "Aya Sofya". Le sultan conquérant eut pendant le reste de son règne une dense politique de constructions destinées à faire de la métropole une capitale impériale musulmane : on a des traces écrites ou monumentales d'un demi-millier de constructions diverses érigées du temps de Mehmed II.

La coupole (de Sainte-Sophie) est telle qu'elle peut rivaliser avec les neuf sphères célestes ; le maître parfait qui l'a construite, montra pleinement dans cet ouvrage, la science de l'architecture. Il rendit l'intérieur spacieux, avec des semi-coupoles, l'une adossée à l'autre et des voûtes qui n'ont pas leurs égales. Ils la décorèrent en la recouvrant en guise d'enduit, de fragments de verre de mille couleurs, petits comme des atômes de cristal doré, de façon à ce que, pas même un esprit subtil en puisse comprendre l'artifice. Ils revêtirent le pavement de marbre brut de couleur, de façon à ce que, si l'on regarde de la terre vers le ciel, cela semble le firmament, et si l'on regarde du ciel vers la terre, on a l'impression de l'océan houleux ! Ces merveilleuses pièces d'art rendent stupéfait et gémissant celui qui les contemple. Ces maîtres ont tellement bien étudié les lois de la sculpture, que si un homme s'approche de l'effigie, le visage de l'homme se confond avec l'effigie inanimée. Dans la coupole centrale, un artiste habile a représenté, avec des cristaux dorés et des fragments coloriés, une terrible image humaine qui semble toujours tournée du côté où on la regarde.

L'Empereur du Monde (Mehmed II), après avoir contemplé les images étranges et merveilleuses qui étaient en bas, monta dans la coupole comme l'Esprit de Dieu (Jésus) s'élève à la quatrième sphère. Il atteignit la coupole, contemplant dans les galeries des différents paliers, le dallage moiré. Lorsqu'il vit que les dépendances étaient en ruine, il pensa à l'inconstance et à l'instabilité du monde dont la fin sera ruine. En signe de regret, il fit parvenir jusqu'à l'oreille du pauvre [écrivain, Tursun Bey], ce distique (en persan d'après le poète Firdousi) qui resta imprimé sur les tablettes du cœur :

L'araignée a tissé sa toile dans le palais de Chosroès
Le hibou hulule sous la coupole d'Afrasiyâb.

Tursun Bey, *Târîh-i Ebül-Feth*, éd. Mertol Tulum, Istanbul, 1977, pp. 63-64 ; trad. de A. Bombacci, *Histoire de la littérature turque*, Paris, 1968, pp. 298-299.

entre 1569 et 1575 Une mosquée ottomane plus vaste que Sainte-Sophie

Le plus grand architecte ottoman, Sinân, dans son autobiographie, déclare fièrement avoir surpassé Sainte-Sophie en érigeant la mosquée du sultan Selîm II à Edirne.

Une des raisons pour lesquelles on dit que [seul] le Créateur du monde est hors la limite du possible est que ceux qui passent pour architectes parmi les infidèles débauchés avaient prétendu être supérieurs aux musulmans, puisqu'aucune coupole comme celle de Sainte-Sophie n'avait été édifîée en terre d'Islam. Votre serviteur avait sur le cœur les paroles disant qu'il était très difficile de tendre une telle coupole. J'ai fait l'effort dans la construction de la mosquée susmentionnée et, avec l'aide de Dieu le Tout-Puissant et grâce à Sultan Selîm Han, j'ai démontré ma puissance et fait cette coupole six zira' (coudées) plus large et quatre zira' plus profonde que celle de Sainte-Sophie.

Sa'i, *Notes de constructions (Tezkirât al-Biünyan)*, Istanbul, 1315 (1887-88), dans S. Yérasimos, *La fondation de Constantinople et de Sainte-Sophie dans les traditions turques*, Paris, 1990, p. 240.

XIV^e-XV^e siècle Moines grecs et conquête ottomane : du statu-quo à la collaboration.

De l'aveu même des sources byzantines, les moines grecs confrontés à la conquête turque, adoptèrent dès le XIV^e siècle une certaine neutralité qui les désengageait d'un pouvoir politique byzantin moribond et ménageait les nouveaux dirigeants musulmans prêts à accorder aux établissements monastiques protection juridiques et avantages fiscaux. Ainsi dans les années 1420, les moines du Mont-Athos viennent se soumettre officiellement au sultan. Les chroniques turques ont gardé le souvenir mythifié de plus anciennes initiatives en direction des Turcs, prises par des monastères prévoyant la conquête ottomane des Balkans supposée inéluctable dès l'époque d'Osmân, à la fin du XIII^e siècle !

Il y avait une grande église très vénérée des chrétiens sur le mont Shâhîq près de Siroz, appelée église de Mârgharît (Margarit Manastiri, nom donné par les Turcs au monastère Saint-Jean Prodrôme sur le mont Ménécée près de Serrès en Macédoine). Dans cette église se trouvaient deux moines et des prêtres qui s'occupaient de diverses sciences antiques comme l'astronomie. Grâce à leurs connaissances en ces matières, ils prédirent l'apparition du grand État ottoman et la domination qu'il exercerait sur de nombreux royaumes. Ils firent des

recherches, et ils eurent connaissance de l'apparition d'Osmân Ghazi. Ils lui envoyèrent de splendides et riches présents et obtinrent de lui un acte de protection pour eux et pour leurs descendants, ainsi que pour les villages qui dépendaient de leur église. A cette époque, Osmân Ghazi résidait dans la citadelle de Söğüt (ville d'Anatolie à une centaine de km. à l'est de Bursa). Il leur répondit favorablement et leur remit un acte de protection qu'ils montrèrent au sultan Murâd Khân lorsqu'il s'empara du pays (les Turcs occupèrent la région de Serrès en 1383).

Müneccimbâşı Ahmed, *Câmiü' d-Düvvel*, éd. A. Ağırakça, Istanbul, 1995, p. 57 ; extrait traduit de l'arabe par Nora Anani.

Dès le temps de la conquête turque dans la deuxième moitié du XIV^e siècle et au-delà, il put y avoir des conventions précises passées entre les nouveaux maîtres ottomans et les moines des régions conquises comme en témoigne sans ambiguïté l'acte suivant dans lequel il apparaît que la communauté monastique d'une petite île égéenne située à l'entrée des Dardanelles, obtint des Turcs de pouvoir continuer l'exploitation de ses biens en échange d'un service de collaboration avec les nouvelles autorités: il s'agissait d'avertir le port de Gallipoli de toute approche offensive d'une flotte chrétienne risquant de menacer le Détroit, clef maritime d'Istanbul

Le monastère situé dans l'île des Lièvres (*Tavşan Adası* au large des Dardanelles) constitue une annexe de la ferme (*muqatâ'a*) de Grand Anafarta et ses environs — cette localité dépendant de la circonscription judiciaire de Gallipoli — et il fait partie de l'établissement de bienfaisance (*imaret*) impérial et de la mosquée noble sise à Istanbul de sa majesté feu Süleymân Hân, le combattant de la foi. La congrégation des moines habitait l'île susdite au moment de la conquête et possédait une capitulation selon laquelle les moines devaient informer [les villes de] Bolayır et Gallipoli de l'approche des frégates (*fırqata*) des corsaires venant des pays des mécréants et appartenant aux mécréants ennemis (*harbî keferleri*).

Irène Beldicéanu-Steiner, "Un acte concernant la surveillance des Dardanelles", dans *Bulletin d'Etudes Orientales*, n° 29, Damas, 1977, pp. 22-23.

***1453* Le sultan et le Patriarche grec : Mehmed II et Gennadios.**

Dès les lendemains de la conquête de Constantinople, Mehmed II fait rechercher le plus célèbre opposant à l'union entre chrétiens catholiques et orthodoxes, le moine Gennadios qu'il fit consacrer en janvier 1454 patriarche des chrétiens orthodoxes du nouvel Empire "œcuménique", le

sultan se considérant comme le nouveau Basileus (empereur) légitime de ses sujets gréco-slaves. De même en 1461, le sultan appelle l'évêque arménien de Bursa, Hovakim à Istanbul pour représenter et organiser la communauté des chrétiens monophysites ottomans.

C'est en ces jours là qu'il appela aussi Gennadios, homme sage et admiré. Car, comme déjà auparavant la renommée de la sagesse, de l'intelligence et de la vertu de cet homme extraordinaire était parvenue jusqu'à lui, il le rechercha aussitôt après la prise de la ville, désireux de voir cet homme et de l'entendre traiter de la philosophie. L'ayant donc fait chercher avec beaucoup de peine, il finit par le trouver à Andrinople, chez un des puissants, gardé dans un de ses quartiers comme prisonnier, mais traité avec distinction. Car son maître, bien que son ennemi, avait reconnu ses qualités.

Le sultan, l'ayant vu, et s'étant convaincu qu'il n'était pas au-dessous de sa renommée pour la philosophie, pour l'intelligence et pour la vertu, et encore pour la force et pour la grâce de son raisonnement, il l'admira plus que tout autre, et le traita avec distinction et honneur, lui accordant le droit d'entrer chez lui, la parole libre dans son entretien, et se réjouissant de ses discours, de ses manières et de ses réponses. Aussi lui fit-il de larges et précieux présents.

A la fin il se décida à l'établir comme patriarche et Grand-Prêtre pour les chrétiens, lui faisant gracieusement don de beaucoup d'honneurs et de privilèges. Il lui donna, entre autres, le pouvoir, la puissance et le règne dans l'Église, comme auparavant il avait été exercé sous les empereurs romains, et il s'entretint beaucoup et à fond avec lui sur la religion et la théologie des chrétiens ; il lui permit de parler en sa présence, sans crainte et librement. De même le sultan alla chez lui, ayant avec lui ses hommes les plus estimés et les plus savants, et lui rendait par là de grands honneurs. Et il lui montra encore en tant d'autres choses, son estime.

Critoboulos d'Imbros, *Historiae*, éd. D. R. Reinsch, Berlin, 1983 pp. 90-91.

***1454-55* Le sultan et le grand rabbin** : Mehmed II et Moïse Kapsali.

En ce qui concerne la communauté juive, passée sous domination turque, Mehmed II fit, très rapidement après la conquête, venir à Constantinople le savant judéo-crétois Moïse Kapsali qu'il nomma Grand Rabbin des juifs ottomans.

Le sultan Mehmed aimait beaucoup les juifs, et beaucoup de juifs se trouvaient dans l'entourage du prince, dans la cour du jardin du palais du prince (la Sublime Porte). Parmi eux étaient les médecins du prince, ses serviteurs et ceux préposés à sa nourriture, mais parmi les plus pieux et humbles était Rabbi Moses Kapsali (que sa mémoire soit bénie!) qui était à Constantinople depuis le temps des rois de Grèce (empereurs byzantins).

Un jour, le prince traversait l'étendue où se trouvait le camp des juifs, et voyant une grande foule, il fut stupéfait. Qui peut juger une si grande nation ? Cela se passait peu après que le prince, assis sur son trône, ses conseillers se tenant devant lui, eut demandé, "Qui est le juge et le chef des juifs ?" Ils lui répondirent "Un savant qui interprète et conseille chaque jour de l'année, du début à la fin, qui dort sur le sol et mène une vie de contrition ; mais qui s'efforce d'étudier la Torah." Le prince ordonna qu'on amenât devant lui celui qu'il appela Rabbi, (en Turc *hoca*) et lui parla aimablement. Et bien que le dit rabbi ne sache pas le turc, le prince, qui ne l'avait jamais rencontré auparavant, lui rendit honneur et ordonna qu'il fût raccompagné chez lui par les nobles et les chefs qui se tiennent à la porte du prince.

Elie Capsali, *Seder Eliyahu Zuta*, éd. A. Shmuelevitz, Jérusalem, 1975, pp. 81-82, cité par S. B. Bowman, *The Jews of Byzantium (1204-1453)*, The University of Alabama Press, 1985, pp. 316-317.

***1478* La monnaie ottomane sous le règne de Mehmed II :** Firman réglementant l'usage de l'argent-métal et interdisant les vieux aspres en Anatolie.

Le terme "akçe" (aspre) pour une petite pièce d'argent, était déjà utilisé sous les Seldjoukides. Orkhân fit frapper en 1327 le premier aspre ottoman d'un poids d'environ 1,200 gr. et d'une teneur en argent de 90%. Au cours des siècles suivants, le poids de l'aspre fut progressivement réduit. A la mort de Mehmed II (1481), l'aspre pesait seulement 0,75 gr. (cf. I. Beldiceanu-Steinherr, Recherches sur les actes des règnes des sultans Osmân, Orkhân et Murâd I^{er}, Munich, 1967, p. 255.

L'ordre du seing impérial et du commandement heureux, que Dieu le Très Haut le fasse valoir jusqu'au jour de la Résurrection, est celui-ci : à présent, j'envoie dans le *vilâyet* (province) d'Anatolie mon serviteur porteur du commandement incomparable pour réglementer l'usage de l'argent-métal et des vieux aspres. J'ordonne que dès son arrivée il interdise, selon la loi et les règlements usités, que quiconque fasse du commerce ou des transactions avec les vieux aspres. Qu'il saisisse

quiconque le ferait ; si cela arrivait, qu'il le punisse. De plus, lorsque mon serviteur trouvera une personne exportant frauduleusement de l'argent-métal ou des vieux aspres, il l'arrêtera et lui confisquera l'argent. Il enverra l'argent à l'Atelier monétaire (*Darbhâne*). Les contrevenants paieront une amende de deux aspres par *dirham* d'argent-métal. Mon ordre est le suivant : que l'on vende aux bijoutiers qui fabriquent des objets jusqu'à 200 *dirham* d'argent. Que ceux-ci n'achètent pas sous ce prétexte plus d'argent et qu'ils n'en vendent point. Qu'ils n'introduisent pas de l'étain, du plomb ou du cuivre dans les objets d'argent qu'ils fabriquent. Qu'ils travaillent de l'argent pur. Si mon serviteur trouve un individu qui ne fabrique pas ses objets avec de l'argent pur, mais en altère le titre, il appliquera le règlement et punira le contrevenant comme il convient. (...) Que l'atelier de purification soit sous les scellés de mon serviteur. Que personne ne purifie l'argent sans son consentement. (...) Qu'on le sache ainsi, que l'on prête foi au chiffre illustre. Ecrit le 27^{ème} jour du mois de Zîl-higge de l'année 882 (1^{er} avril 1478).

Marie-Magdeleine Lefebvre, "Quinze firmans du sultân Mehmed le Conquérant", dans *Revue des études islamiques*, XXXIX / 1, 1971, pp. 150-151.

***1479* Firman concernant un timar situé près de Brousse** : un exemple du système du *timar* au XV^e siècle :

"Le timar était une dotation domaniale dont la possession entraînait pour le détenteur l'obligation d'aller à la guerre à cheval et de fournir des soldats en nombre proportionné au revenu des terres reçues". Le timariote avait le droit de percevoir une partie des impôts et d'exercer une juridiction sur les occupants de ses domaines (cf. N. Beldicéanu, Actes de Mehmed II et de Bâyezîd II, Paris-La Haye, 1960, p. 171).

Copie de l'ordre souverain et du commandement impérial.

A la gloire des *qâdî* (juge) d'entre les musulmans, à l'excellence des gouverneurs de ceux qui professent l'unicité de Dieu, puits de sciences et de connaissance, au *qâdî* de Brousse (Bursa), Mevlânâ Muhyî ed-dîn, que sa vertu soit accrue, au reçu du commandement éminent, il te sera notifié ce qui suit. Le village de Oda(nğu)q, qui est sur une terre de labour dans la *nâhiye* (circonscription) de Brousse (Bursa), fait partie du timar alloué dans le passé à la gloire des émirs généreux, le Şeyh Hasan, que sa gloire soit accrue. Il a été inscrit (dans le registre) avec la valeur de 667 aspres. Le Beylerbey (gouverneur) d'Anatolie l'a donné par erreur à un autre. A présent cette terre de labour a été confirmée en faveur de Şeyh Hasan Beğ ; il en aura la jouissance. Personne ne s'opposera à cette décision. Si une partie de la récolte a été prélevée, ordonnez qu'elle soit restituée au susdit.

Sachez-le ainsi. Prêtez foi au chiffre illustre. Écrit dans la deuxième décennie de Zîl-hicce 883. En la résidence de Constantinople (Qostantiniyye).

M.-M. Lefebvre, "Quinze firmans du sultan Mehmed le Conquérant", *Revue des études islamiques*, XXXIX / 1, 1971, p. 156.

***1479* Phocée, plaque tournante des échanges commerciaux italo-turcs :** firman concernant la manufacture de savon de Foçe (Phocée, Foça) et réglementation de la vente du savon.

Les deux Phocées, colonies génoises furent annexées par les Ottomans entre 1455 et 1458. Ce qui n'empêcha pas que s'y perpétuent d'intenses échanges commerciaux entre Turcs et occident latin (alun, savon...).

A ceux qui sont la gloire des émirs éminents, aux sancaqbeğ (gouverneurs de circonscriptions appelées sancaq) d'Anatolie, que leur gloire soit accrue, et à ceux qui sont la gloire des qâdî et des magistrats, aux qâdî d'Anatolie, que leur vertu soit accrue, et à ceux qui sont la gloire des détenteurs de *zi'âmet* (sorte de timar) aux *subaşı* d'Anatolie (subalternes du sancaqbeğ), que leur mérite soit augmenté, aux *kethudâ* (intendants), aux *timariotes* et à leurs subalternes, au reçu de mon commandement éminent, respecté de l'univers, sachez ceci : dorénavant je donne en fermage (*muqâtfa'a*) pour trois ans au porteur du commandement incomparable, Obertyo (Umberto ?) fils d'Anton, la manufacture de savon de Foçe.

Ceci étant, voici mon serviteur Hamza que j'envoie et j'ordonne que vous exigiez dans vos juridictions que seuls soient vendus les pains de savon venant de l'Occident de 200 dirhem. [Les pains] inférieurs à 200 dirhem seront vendus au '*ameldâr* (ou '*âmil* : personnage ayant à ferme impôts ou biens d'État). Si on ne peut les vendre au '*ameldâr*, qu'on les remporte, qu'on ne les vende pas dans mon pays. Le nouveau '*âmil* rachètera le stock de savon laissé par le '*âmil* précédent et il en prendra possession. Si l'ancien '*âmil* ne le vend pas, le nouveau '*âmil* posera des scellés et en interdira la vente.

Qu'on ne vende pas les grands pains coupés en morceaux ; ils seront vendus entiers. Mon serviteur saisira les contrevenants, leur confisquera le savon et les punira comme il lui conviendra. Si quelqu'un désire fabriquer du savon '*irâqî* (d'Irak) ailleurs qu'à Phocée, vous le lui interdirez. Dans cette affaire, prêtez l'assistance nécessaire [à mon serviteur]. Ne soyez ni négligents, ni paresseux.

Ainsi sachez le. Prêtez foi au chiffre illustre. Écrit le 24^e jour du mois de Cumâzâ I de l'an 884 (13 août 1479) En la résidence de Constantinople (Qostantiniyye).

M.-M. Lefebvre, "Quinze firmans du sultan Mehmed le Conquérant", *Revue des études islamiques*, XXIX / 1, 1971, pp. 160-161.

***Deuxième moitié du XV^e siècle* L'impôt sur les nomades : un groupe étroitement surveillé.**

Le gouvernement ottoman comme ses prédécesseurs seldjoukides eut toujours beaucoup de mal à discipliner les groupes nomades de l'Empire, lesquels se révoltaient périodiquement. La perception de taxes était un moyen de les contrôler. Selon D'Hosson (1740-1807), dans son Tableau général de l'Empire ottoman, vol. VII, Istanbul, 2001, p. 283 certains fonctionnaires étaient dévolus à l'administration spécifique des nomades et des gitans comme l'Agha des six cantons turcomans de la province de Sivas et le Voyvode des "Kibtîyan" ("Coptes", "Égyptiens", ici dans le sens de Gitans, cf. en anglais Gypsies).

Règlement concernant des taxes payées par les Turkmènes et les Bohémiens de Roumélie :

1 – A la demande (des *amil*) qui ont en ferme la taxe sur les moutons (*qoyun adeti*) des Turkmènes de Roumélie, le sultan délivre l'ordre suivant.

2 – [Les *amil*] se rendront [sur place] pour compter et enregistrer conformément à l'ancien règlement et à la coutume tous les moutons des Qoyuneri (nomades des Balkans). L'opération une fois terminée, ils prélèveront un mouton sur cent, ou sa valeur en argent. Ils percevront 25 aspres des *yüriik* (nomades) se trouvant d'un côté ou de l'autre de la Maritza et 5 aspres à titre de droit de secrétariat (*resm-i kitabet*). Ces taxes ne seront perçues que dans les régions où elles étaient perçues d'habitude.

3 – Ils ne percevront de chaque Bohémien que 42 aspres à titre de kharadj (impôt acquitté par les non-musulmans) sans lui causer d'ennuis. Les Bohémiens employés dans les forteresses ou comme forgerons seront exempts de kharadj, s'ils possèdent un diplôme du sultan ou une lettre du beylerbey. Personne n'a le droit d'intervenir [dans les affaires] des Bohémiens, ni d'empêcher la perception du kharadj (impôt acquitté par les non-musulmans) dû par eux, en arguant que ces Bohémiens sont leurs forgerons et leurs cribleurs. Le qadi de

chaque endroit enverra auprès des Bohémiens des hommes de confiance pour accompagner [les *amil*], lors de la perception du kharadj. La perception une fois terminée, [les *qadi*] délivreront [aux Bohémiens] un document écrit (*hüdjdjet*), afin qu'ils puissent produire un reçu (*temessiik*) en cas de contestation. Le kharadj sera perçu sur tous les Bohémiens pendant [la durée de la ferme des *amil*], et les noms de ceux qui ont payé seront rayés du registre. On fera chercher par leurs [anciens] et le reste de la communauté des Bohémiens absents, afin de percevoir le kharadj sur tous. Les Bohémiens musulmans doivent séjourner seulement parmi les Musulmans. On arrêtera et soumettra au kharadj ceux qui séjournent parmi les [mécraents]. [Les Bohémiens] ne cacheront et ne soustrairont pas leurs moutons [aux *amil*] et à leurs subalternes, qui confisqueront pour le sultan les troupeaux des contrevenants.

4 – [Les *amil*] jouiront [de la ferme] dans les conditions indiquées (ci-dessus) en payant le terme tous les six mois. Les prétextes avancés (pour se soustraire au paiement du terme) ne seront pas acceptés. Personne n'a le droit de s'immiscer dans les affaires (des *amil*) agissant conformément à la coutume (...)

N. Beldicéanu, *Les Actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris*, Paris-La Haye, 1960, vol I, pp. 102-104.

***1481* Les Turcs en Italie:** la prise de la forteresse de Minervo près d'Otrante.

A l'été 1480, une puissante armada ottomane, commandée par Ahmed Gedik Pacha, débarque près d'Otrante dans les Pouilles. Après s'être emparé de la ville où elle se maintient pendant une année, l'armée turque menace toute la région jusqu'à Brindisi et Tarente. Les Ottomans ne seront délogés qu'avec difficulté par l'action combinée du roi de Naples et du pape (septembre 1481). Le chroniqueur turc İbn Kemâl rapporte une opération menée près d'Otrante.

On raconte que, pendant que Ahmed Pacha, à Otrante, prenait des dispositions pour la conquête des forteresses et des terres qui se trouvaient dans la région, les valeureux chefs de l'armée, comme il était d'usage, prenant avec eux beaucoup de courageux soldats, tels d'ardents crocodiles, firent, chaque jour, des incursions dans la région. Un jour, arriva la nouvelle que les gazi (combattants de la guerre sainte), occupés à piller, étaient tombés sur les infidèles qui étaient sur le pied de guerre ; et comme deux torrents de montagne se rencontrant dans une

vallée escarpée, ils se combattirent valeureusement. Nombreux étaient les infidèles ; ils vainquirent donc les gazi, les dispersant comme une couvée de perdrix. Quand cette mauvaise nouvelle arriva à Otrante, Ahmed Pacha dès qu'il l'apprit, prépara des plans de bataille et, monté sur son cheval, comme un tourbillon, il se rua vers l'ennemi.

Dans cette région, se trouvait un château, à une demi-journée de marche d'Otrante ; ceux qui avaient vaincu les gazi, les maudits infidèles, s'y étaient retranchés. Ahmed Pacha marcha vers ce château avec 200 cavaliers et il vit 700 à 800 fantassins infidèles postés devant la forteresse et prêts à se battre. Ahmed Pacha, prenant avec lui 50 valeureux chevaliers armés de lances, s'arrêta devant le château, s'exposant aux ennemis ; il ordonna ensuite à Mustafâ Bey, seigneur de Morée, un des commandants arrivés avec lui dans ce pays, d'encercler les ennemis en passant par une forêt qui se trouvait près du château, tandis que les troupes (d'Ahmed Pacha) attaqueraient de leur côté. Le dit capitaine (Mustafâ Bey) entra dans la forêt avec 150 cavaliers ; tandis qu'ils avançaient dans cette oliveraie avec circonspection, ne sachant pas que s'y trouvaient les ennemis, ils réalisèrent soudain que des deux côtés du sentier il y avait 5000 infidèles, diables habillés d'acier, fantassins et cavaliers, serrés les uns contre les autres comme les arbres de la forêt. Mais [les Turcs] réagirent promptement et détruisirent le piège tendu par les perfides [infidèles], par la puissance de leurs armes et la force de leurs épées. Ahmed Pacha mit donc le siège [devant Minervino] mais s'apercevant qu'il ne pourrait s'en emparer sans canons, il avertit les janissaires qui, pendant la nuit, portèrent des bombardes depuis Otrante. Les canons furent installés devant la forteresse. Au premier coup de canon, les murs furent ébranlés ainsi qu'au deuxième ; au troisième, enfin, une partie de la forteresse s'écroula. De l'intérieur, s'élevèrent jusqu'au ciel des appels au secours. Ahmed Pacha montra de la miséricorde envers ces misérables, à condition que les soldats, après avoir laissé le matériel de guerre, s'en aillent seuls de la forteresse ; le reste de la population fut emprisonné.

Ibn Kemal, *Tevârih-i Âl-i Osmân*, VII Defter, éd. Ş. Turan, Ankara, 1957 p. 514 sqq. ; traduction du passage, Elettra Ercolino.

***1481* Un prince ottoman au Caire** : le prince Djem en fuite chez les Mamelûks.

La succession de Mehmed II fut âprement disputée entre les deux fils du Conquérant, Bâyezîd et Djem, lequel, vaincu militairement, fuit en Égypte avant de passer à Rhodes, puis en Italie et en France où il sera utilisé, jusqu'à sa mort à Naples en 1495, par les États occidentaux comme un possible rival de son frère le sultan Bâyezîd II.

Le jeudi 1^{er} şa'bân (lundi 24 septembre 1481), la troupe du Caire et, le sultan lui-même excepté, tous les habitants de la ville, petits et grands, sortirent à la rencontre [de Djem] et le menèrent [en ville]. On l'installa au palais du *divitdâr* et on lui offrit des banquets. Le lendemain, ayant décoré le Caire, on le mena par le centre de la ville au palais du sultan, où il rencontra le sultan Melik Eşref Kaytbay qui lui serra la main, lui donna l'accolade et lui prodigua des consolations, disant : "Considère-toi comme mon fils. Ne t'afflige pas". Enfin, il lui fit honneur et l'installa dans [le quartier de] Kantara. Trois jours durant ils firent de grands banquets. Pendant les nuits du Ramadan, le sultan l'invita à plusieurs reprises à partager son propre tapis, et il fit de grands banquets. Au cours de son séjour au Caire, plusieurs fois il se trouva seul en compagnie du sultan. Celui-ci l'invita de temps en temps en privé dans ses jardins et vergers des environs du Caire, et il lui faisait la conversation pour se gagner son cœur. En tout cas, pas une fois il ne fut en faute sur le chapitre des égards qui lui étaient dus.

Extrait du *Vâkı'ât-ı Sultân Cem*, éd. et trad. N. Vatin, *Sultan Cem-Un prince ottoman dans l'Europe du XV^e siècle*, Ankara, 1997, pp. 130-132.

XIV^e-XV^e siècle Les femmes ottomanes : des amazones turcomanes aux poétesses du Divân.

La femme guerrière reste un idéal pour le nomade, si l'on en croit une épopée turque où un jeune guerrier décrit à son père l'épouse de ses rêves.

— Père, puisque tu veux me marier au plus vite, sais-tu quel est le genre de fille qui me convient ? Je veux qu'elle ait enfourché mon pursang avant que je l'aie monté ; avant même que j'aie atteint le pays des infidèles, qu'elle y ait été et qu'elle me revienne avec une tête coupée.

— Fils, répond le père, tu ne veux pas une fille ; tu veux un preux guerrier que tu suivras dans ses ripailles et beuveries et avec qui tu passeras du bon temps."

Le livre de Dede Korkut – Récit de la Geste Oghuz, trad. L. Bazin et A. Gökalp, Paris, 1998, p. 32.

Toute autre est la femme non-musulmane, byzantine, caucasienne ou slave, dépeinte, selon les cas, comme un objet de convoitise ou de scandale à cause de ses mœurs supposées trop libres. Ici, la vertu d'un chaste guerrier, héros du djihâd, se trouve "menacée" par les charmes provocants d'une princesse byzantine.

Puis l'histoire en vient à Despina la belle
Qui menait une chasse secrète dans la forêt de la religion.

Ses vêtements étaient semés de perles et rubis ;
[Le héros turc] lui dit : "Quel est ton nom, ô beauté ?
Tu viens vers nous au milieu de la nuit, nous rendant honteux !

Qui t'a amenée ici, dis-le moi ?
Que me veux-tu, conte-le moi ?"

Elle lui dit en soupirant, cette jeune fille : "ô mon Bey,
depuis que je t'ai vu, il ne m'est resté ni sagesse ni raison.

Prends-moi, je serai pour toi une esclave,
j'abandonnerai pour te suivre mes biens, mon âme et ma vie.
(...)

Je ne suis pas en état de supporter la douleur de la séparation,
je ne puis plus résister, voilà ce que j'ai à te dire !"

Le pacha lui dit: "ô beauté effrontée
Tu cèdes au désir, tu n'as pas la force d'y résister ?

Va-t-en, aie honte devant Dieu, laisse-nous,
ne sois pas sans pudeur, ne parle pas ainsi !"
(...)

La jeune fille partit, déçue, en regardant derrière elle,
remplie de confusion, les larmes de ses yeux coulaient.

Le devoir du pacha, jour et nuit, est la Guerre Sainte,
en résistant au désir il doit se punir sans cesse.

Irène Mélikoff-Sayar, *Le Destân d'Umûr Pacha*, Paris, 1954, pp. 107-108.

Passion également repoussée par l'aimé, chez cette célèbre poétesse, Mihri Khâtûn (morte en 1512) appartenant au cercle littéraire du prince Ahmed, fils de Bâyezîd II, et surnommée parfois la "Sapho ottomane". Quelques uns de ses poèmes ont été adaptés (en alexandrins!), au XIX^e siècle.

Tu me fis bien du mal par ton indifférence,
Cruel ! mais de Mihri, va, ne redoute rien :
Elle ne sut jamais ce que c'est que vengeance.
Seulement, si l'amour te met sous sa puissance,
Je te souhaite un cœur à l'image du mien.
Si je te haïssais, mon vœu serait bien pire,



Et je n'y puis songer sans un secret effroi :
 Je supplierais le Ciel, qui connaît mon martyr,
 De te faire brûler d'autant de feux que moi.

E. Servan de Sugny, *La muse ottomane*, 1855, p. 44.

Mihrî Khâtûn savait affirmer à l'occasion la spécificité féminine :

La femme, dit-on, manque de bon sens
 Donc il faut lui pardonner chaque mot.
 Mais une femme qui sait ce qui est juste,
 a plus de valeur qu'un millier d'hommes.

An Anthology of Turkish Literature, éd. K. Silay, Bloomington, 1996, p. 91.

vers 1590 Quelques réflexions d'un chroniqueur turc du XVI^e siècle
 sur les usages ottomans : Gelibolulu 'Alî (1541-1599).

Du mauvais parfois ! ... : hérité des postes et incompétence des enseignants

Dès l'époque de Mehmed II, le besoin de contrôler la qualité des enseignants et de réformer les medrese, se fait sentir. Le sultan crée une grande université moderne, "la cour des huit collèges" (Sahn-i Semân). Mais, malgré ses efforts et ceux de ces successeurs, favoritisme et absentéisme se développent au XVI^e siècle.

Il est devenu impossible à notre époque que les professeurs [*müderris*] fréquentent l'école quatre jours par semaine, et que les étudiants se consacrent aux études et aux recherches. Il y a des *müderris* qui ne vont même pas une fois par mois à la medrese, et si, par hasard, ils y vont, alors ils n'y trouvent pas d'étudiants ; et s'ils en trouvent, ils ne sont pas capables d'enseigner.

Selon certains, la raison de cette négligence et de cette incompétence est l'apparition sur la scène des *Mevâlizâde* ("fils des mollahs"). Ceux-ci, fils des professeurs des sultans, lorsqu'ils atteignent l'âge de quatorze ou quinze ans, deviennent professeurs avec de très hauts salaires ; s'il s'agit d'un fils du *Cheikh ül-Islâm* (le poste le plus élevé dans la hiérarchie religieuse), alors il sera nommé professeur avec un salaire de cinquante *akçe* (monnaie d'argent) ; les fils de *Kâdîasker* (juges de l'armée) obtiennent comme professeurs de medrese, quarante *akçe* ; et

ceux des juges subalternes (*ednâ-i kuzât*), vingt-cinq ou trente *aqçe* ; et cela, sans aucun délai d'attente.

Gelibolulu Mustafâ 'Alî Efendi, *Kitâbü't-Târîh-i Künhü'l-Ahbâr*, éd. A. Uğur, Kayseri, 1997, vol. I, pp. 533-534.

... mais souvent du bon ! Éloge du "melting pot" ottoman ou du bon résultat des mélanges ethniques.

Cohabitation géographique, intermariages, recrutement (Devchirme) et islamisation des enfants chrétiens ou des prisonniers des deux sexes font des sujets ottomans, des gens aux origines mêlées, et ce métissage est, selon Gelibolulu Alî, un facteur très positif.

La plupart des habitants de Rûm (l'Empire ottoman) ont diverses origines ethniques. Parmi les notables, il en est peu dont la lignée ne remonte pas à un converti à l'islam...que ce soit du côté paternel ou maternel, leur généalogie remontent à un sale infidèle. C'est comme si deux espèces d'arbres porteurs de fruits, se mêlaient et s'accouplaient, et que le fruit de cette union soit riche et juteux, qu'il soit comme une perle princière, les meilleures qualités des géniteurs se manifestant alors et donnant [aux produits de ces unions], de la distinction, soit en beauté physique, soit en sagesse spirituelle.

Gelibolulu Alî, dans C. Kafadar, *Between Two Worlds-The Construction of the Ottoman State*, Berkeley, 1995, p. 28.

***1481 et 1560* Deux regards occidentaux portés sur le monde ottoman : un contre-modèle attractif pour l'Europe chrétienne ?**

Pour certains observateurs européens, société et culture ottomanes ont des avantages et des qualités incontestables et donc dangereuses car, à l'occasion, elle peuvent attirer des occidentaux tentés par une ascension sociale rapide, rendue possible par l'adoption de la culture et de la religion des Turcs.

Témoignage d'un captif saxon, fait prisonnier en 1438 et "devenu Turc" !

Pendant vingt-cinq années complètes (...) j'étais lié aux Turcs dans une telle proximité que j'ai oublié ma langue maternelle et que j'appris parfaitement leur idiome barbare. J'acquis également une certaine culture de leur littérature si étrange, à tel point qu'un de leurs plus

grands prêtres m'attribua une charge dans son église avec une rétribution élevée. J'avais une immense expérience, à la fois oralement et par écrit, des poèmes spirituels qu'ils récitent dans leurs festins et dans leurs prêches au peuple. Cela à tel point que, non seulement nos voisins, qui m'écoutaient souvent dans leurs réunions, mais aussi des gens d'autres lieux désiraient m'entendre prêcher.

Georges de Hongrie, *Des Turcs, Tractatus de moribus ... Turcorum*, Rome, 1481, et trad. J. Schnapp, Toulouse, 2003, pp. 202-203.

Tableau dressé, par un diplomate autrichien, des mérites comparés des sociétés turque et occidentale (1560).

Je tremble en pensant à l'avenir quand je compare le système turc au nôtre. De leur côté se trouvent les ressources d'un Empire puissant, une force inégalée, l'expérience et la pratique du feu, une armée de vétérans, une accoutumance à la victoire, endurance au travail, unité, ordre, discipline, frugalité et vigilance. De notre côté, ce n'est qu'indigence publique et luxe des particuliers, force déclinante, mauvais moral, manque d'endurance et d'entraînement : la soldatesque est indisciplinée, les officiers rapaces, il y a du mépris pour la discipline ; la licence, la présomption, l'ivrognerie et la débauche sont monnaie courante, et le pire de tout est que l'ennemi est habitué à la victoire et nous à la défaite ; dans ces conditions peut-on douter de l'issue finale ? Parmi les Turcs, dignités, charges et offices administratifs récompensent la compétence et le mérite ; les gens malhonnêtes, paresseux, ne sortent jamais du rang mais demeurent dans l'anonymat et l'indignité. C'est la raison pour laquelle les Turcs réussissent dans toutes leurs entreprises ; ils sont un peuple dominateur qui étend quotidiennement les limites de son Empire. Nos méthodes sont très différentes, il n'y a pas de place chez nous pour le mérite, mais tout dépend de la naissance.

Ogier Ghiselin de BUSBECQ, *The Turkish Letters*, trad. E. Seymour Forster, Oxford, 1968, pp. 60-61, 111-112.

Cartes et généalogie

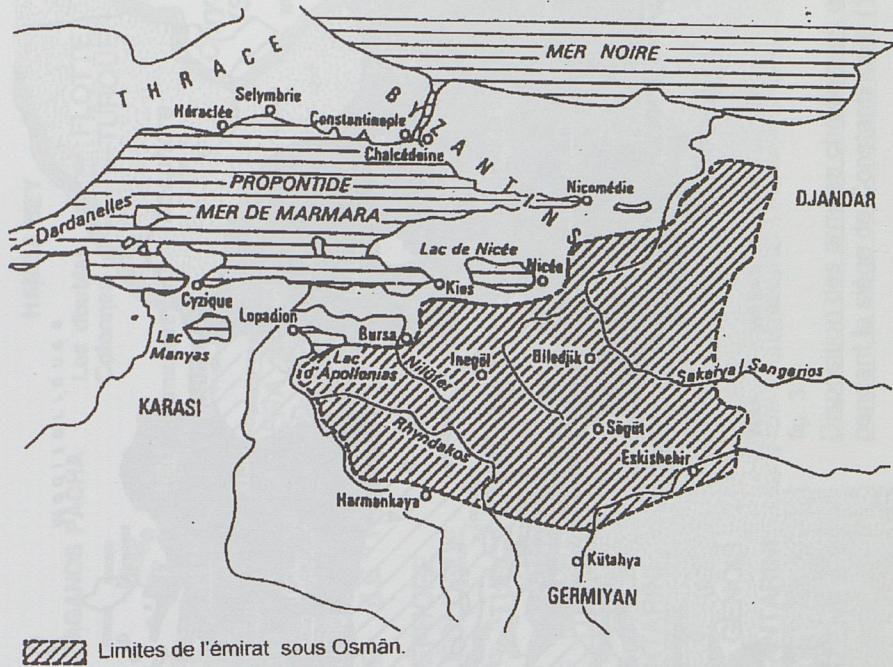


fig.1.: L'emirat ottoman
(1ère moitié du XIVe s.)





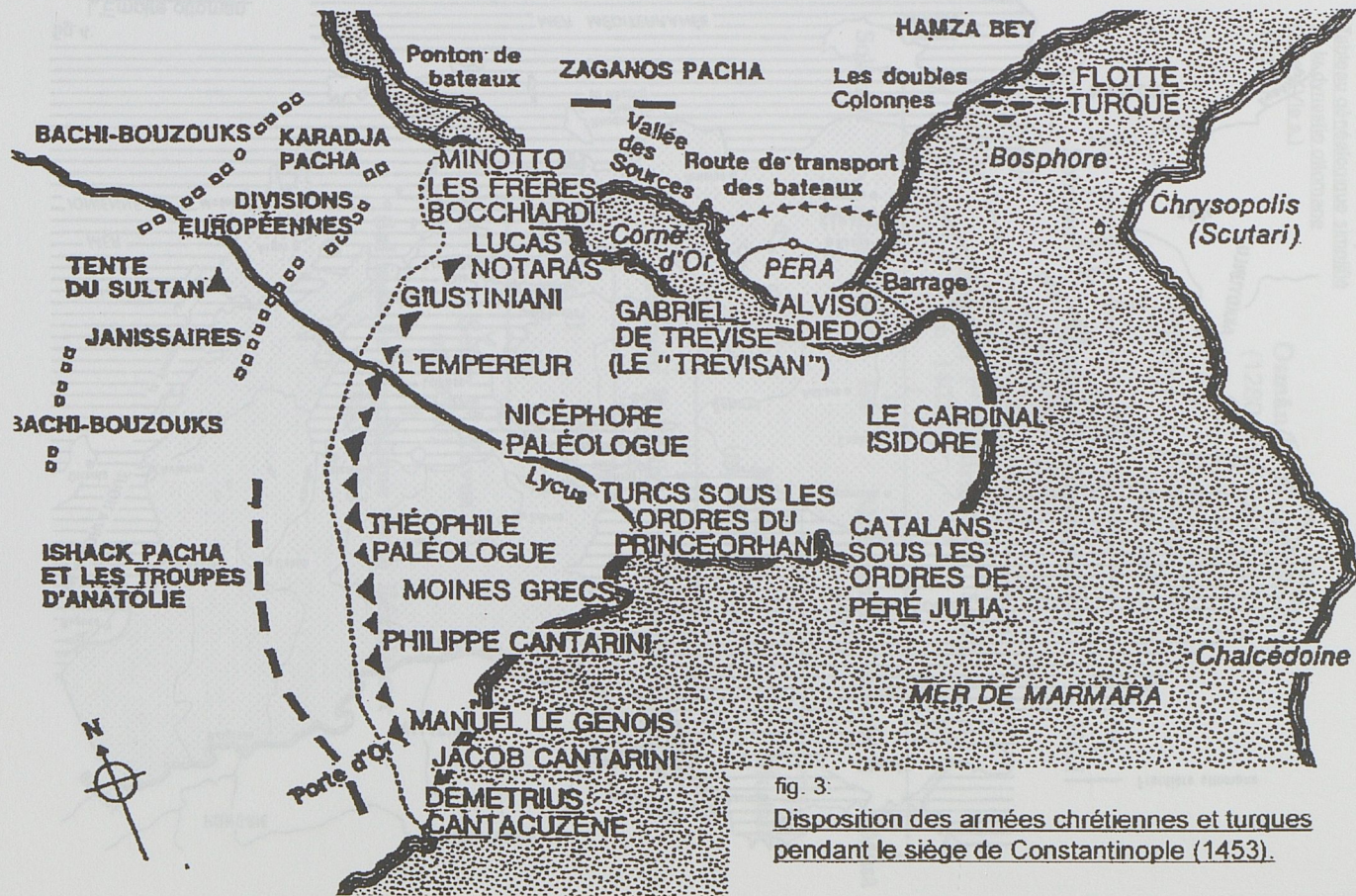


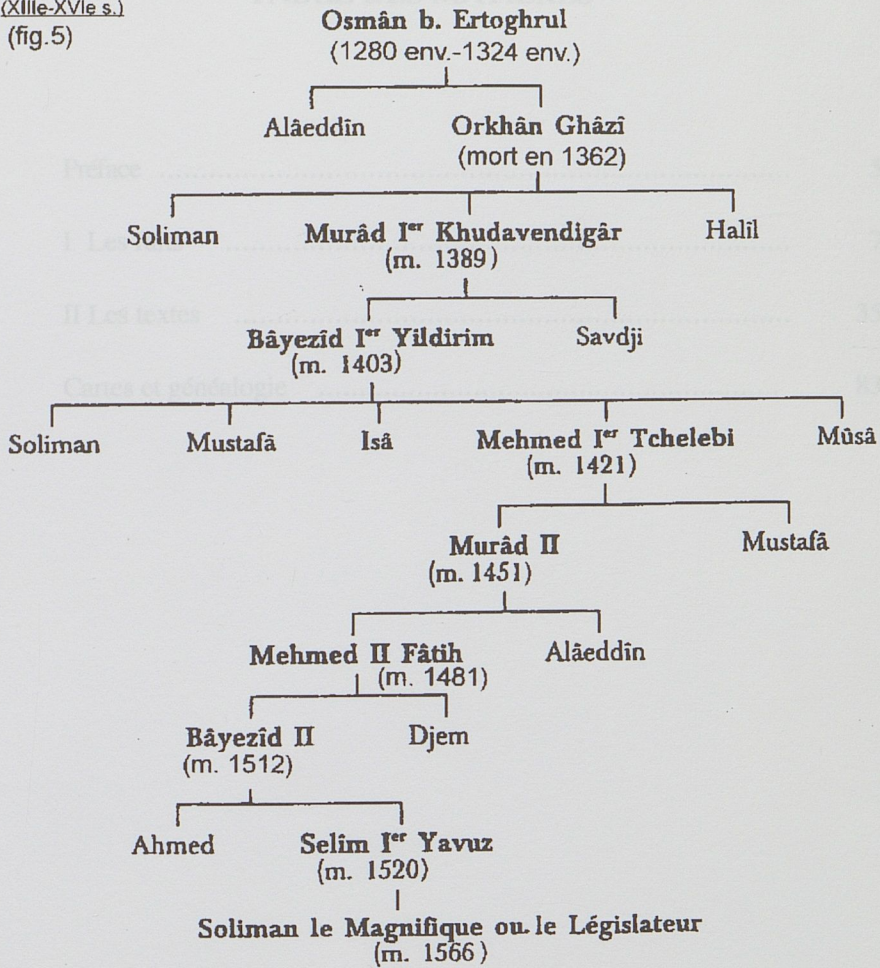
fig. 3: Disposition des armées chrétiennes et turques pendant le siège de Constantinople (1453).

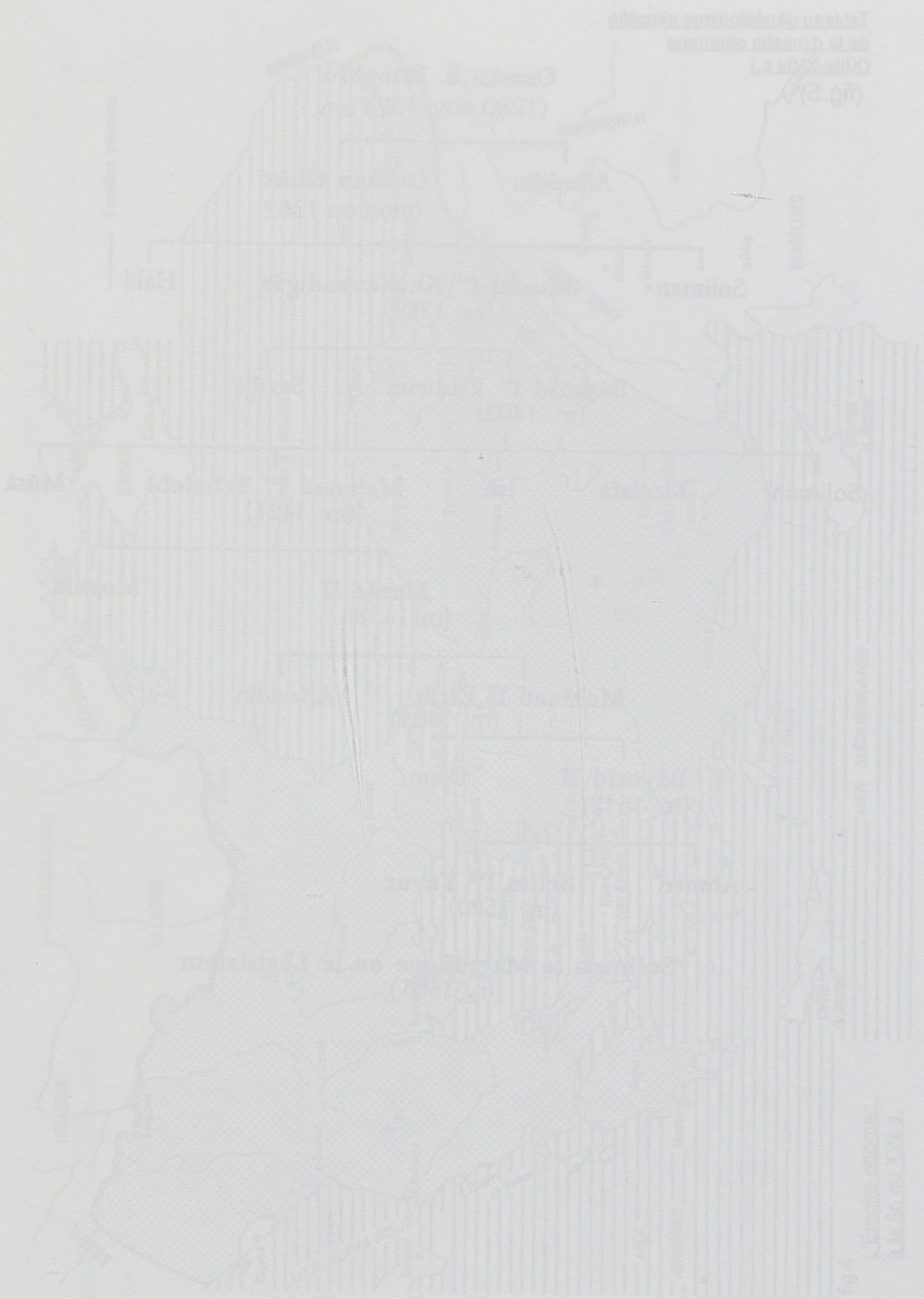
MINOTTO LES TEXTES 1001000000 85





Tableau généalogique simplifié
de la dynastie ottomane
(XIIIe-XVIe s.)
(fig.5)





8

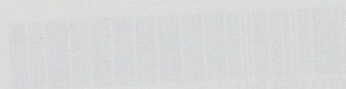


TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I Les faits	7
II Les textes	35
Cartes et généalogie	83

TABLE DES MATIÈRES

3	Préface
7	I. Les faits
32	II. Les textes
83	Cartes et géologie





05 6A 12323

3/1



ULB Halle
000 625 841



En guise de préface :

Michel BALIVET est professeur à l'université Louis-Maximilien de Bavière. Il a déjà publié sur l'histoire des Balkans et de l'Asie Mineure. Il est l'auteur de nombreux ouvrages de référence sur les Belles-Lettres et l'histoire de la civilisation ottomane.

Michel BALIVET

© 2004 Les Éditions Isis

Publié par les Editions Isis
Şemsibey Sok. 10
Beylerbeyi, 34676 Istanbul
Tel.: (0216) 321 38 51
Fax.: (0216) 321 86 66
e-mail:isis@tnn.net
www.theisispress.com

Première édition 2004

ISBN: 975-428-267-6



ANTHOLOGIE D'HISTOIRE OTTOMANE

LES DEUX PREMIERS SIÈCLES
(XIV^e-XV^e siècles)

FAITS et TEXTES

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

